

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Folios
SAVELLI DE GUIDO (PIERRE). <i>La Moresca</i> (danse corse)	1
AMBROSIER (A.). <i>La Révolution française et la Corse</i>	10
CARABIN (J.). <i>Les origines de la famille Bonaparte</i>	20
SAVELLI et FRANZINI. <i>La conquête africaine</i> (héros et aventuriers corses)	26
FUMAROLI. <i>Considérations sur le dépeuplement</i>	37

Bibliographie et Nouvelles

AVIS

La Direction a l'honneur d'informer MM. les abonnés que la quittance d'abonnement pour l'année 1934 leur sera présentée par la poste dans le courant du mois de Juin. Elle les prie d'éviter les frais de présentation en faisant parvenir à la direction avant cette date, le montant de leur abonnement.

Ont payé leur abonnement de 1934 :

Abbatucci (docteur), Alessandri (Antoine), Biblioteca nazionale Vittorio Emanuele à Roma, Carabin I., Casanova (chanoine), Ceccaldi (préfet), Colonna de Giovellina (général), Costantini, Cotoni Charles, Costa (conseiller), Dalzeto, Emily (général), Ettori (Montmorency), Gaffory, Mme la générale Graziani, de Litardière, Lota (receveur), Oletta (percepteur), d'Ornano (Vincent), Paoli (Alger), de Pernice, Piacentini (Nîmes), Poli (docteur), Raffalli (commandant), Roux (Marseille), Senato del Regno d'Italia, Mme Pierre Théron, abbé Valentini.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur le Prince, PARIS (VI^e)

COMPTES POSTAUX : Paris 813.42 — TÉLÉP. Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

LA MORESCA

Une Danse historique Corse notée en Balagne

D'après le docteur Pietro Morati (1633-1725), dans sa *Prattica Manuale*, la République de Gênes surnommait la Balagne le « *Jardin de la Corse* ». En effet, cette « *Terre fortunée* », dont le lieutenant-colonel Simon Fabiani chanta, en 1731, dans une de ses poésies, la bonté de son sol, ses nombreux souvenirs du passé et son fils immortel Christophe Colomb, restera également la « *terre idéale* » de l'archéologie et de l'histoire corse.

Nous ne doutons pas que les divers témoignages qu'elle renferme sur la période musulmane en Corse ne viennent à éclaircir l'important point d'histoire de l'expédition romano-papale d'Ugo Colonna avec Savelli, Aimondo Nasica, Mauro, comte de Nepi et autres nobles romains, lesquels d'après la précieuse chronique du notaire Giov. della Grossa (1388-1464) délivrèrent la Corse du joug des Sarrasins, en l'an 816 (?).

Tout particulièrement les preuves de la *Giustificazione delle Riv. di Corsica* (1758) et la Revue : *Cosmos Catholicus*, imprimée au Vatican (n° d'avril 1900) concluaient pour cette thèse, base fondamentale de toute notre histoire insulaire, tandis que le chanoine Letteron (1910), dans son introduction à la chronique précitée, contestait même l'établissement des Sarrasins en Corse.

Pour l'édification de l'historien impartial, une tournée en Balagne le fixerait complètement à ce sujet.

La *Prattica Manuale* cite les villages d'origine mu-

sulmane, comme *Grenachia* (Grenade) en ruine dans la plaine d'Ostriconi, puis *Novella*, *Zilia*, *Nessa*.

Nous ajouterons : les ruines des villages de *Cordovella* (petite Cordoue) près de Montemaggiore ; de *Zomani*, près de Lumiu ; de *Castellu Saracinaja*, près de Monticellu ; de *Capu ai Mori*, près de Muru ; de *Guadiana*, près de Pioggiola et Mausoléo ; *Castellu ai Mori*, près des ruines du village de San Giovanni, dans la *Valle ai Mori*, en dessous de Vallica.

Toutes ces dénominations topographiques, quelques-unes dans la Haute Balagne, sont des noms arabes, ou ceux des villes et rivières de l'Espagne musulmane.

Nous citerons également divers souvenirs du passage en Corse des principaux membres de l'expédition de l'an 816.

Le Docteur Pietro Morati nous dit que le village de *Paliano* en ruines, près d'Aleria, vient du nom d'un domaine du Latium appartenant à la maison des Colonna de Rome.

Le village en ruines de *Nepita*, situé entre les localités de Prunu, Scata et San Damianu (arrondissement de Bastia), fut fondé par Mauro, comte de Nepi, l'un des membres connus du complot contre le pape Léon III et parent de l'antipape Constantin Nepi (1).

Le village de *Guido* (hameau actuel de Corbara), fut fondé par Guido Savelli, sur le petit mont Guido (300 m. d'alt.). Le village actuel de *Pigna* (nom d'un

(1) A noter que ces villages sont construits dans la vallée de la *Castellaccia*, dans laquelle, d'après la *chronique* de Giovanni della Grossa, eurent lieu le combat et la victoire de Boniface, fils du comte Ugo Colonna, sur les Maures qui habitaient cette région ; la vallée porte encore le nom du château.

Cf. Pages 25 et 26 de la dite *Chronique*, édition Letteron. Renseignements dûs à l'amabilité de M. le chanoine Ricci, actuellement curé-doyen de Campitellu, ancien aumônier du château de la Costa, à Belgodère. Cet historien qui a visité les ruines de Nepita est convaincu de la venue d'Ugo Colonna, en Corse.

faubourg de Rome) (ancien hameau de Corbara), fut fondé par Consalvo, lieutenant, puis vassal de Guido Savelli.

Dans cette région Corbaraise, de nombreuses dénominations parlent de leur ville natale : comme la vallée de *Lazio* (Latium) avec son ruisseau *Tevere* (Tibre), sa *Via Appia*, son petit mont *Célia* (Coelius), son mont *Sant'Angelu* (560). Plus loin : *Bocca San Cesareu* (vocable de la chapelle du Palatin) et le *mont Caelius* (sur le flanc duquel est fondé le village de Monticellu).

Depuis des siècles, nos pères célébraient leurs victoires par une danse pyrrhique, dénommée la *Moresca*.

Cette danse martiale est l'un des rares monuments de notre histoire insulaire. Il a été conservé par la tradition. Le sujet en évoque et confirme les faits historiques de la conquête de la Corse sur les Sarrasins, par l'expédition de l'an 816.

La *Revue de la Corse*, dans son n° 40 (juillet-août 1926), déplorait sa perte et faisait appel à ses lecteurs pour en retrouver les accents.

Recueillie en Balagne au cours des dernières vacances, en attendant de la publier, nous donnons ici la primeur de quelques-unes de ses nombreuses scènes et puisqu'elle n'est connue que par le trop succinct compte-rendu donné par l'abbé Gaudin, dans son « *Voyage en Corse* » (Paris 1787), nous résumerons au préalable le sujet de cette chanson de gestes :

Prologue

Présentation de la Moresca

PREMIÈRE PARTIE

Arrivée des Chrétiens et attaque par surprise de la capitale musulmane de la Corse (Aleria, Città Regina), demande de restitution de la capitale, refus des Chré-

tiens, appel aux armes par les Sarrasins, défis des guerriers ennemis, dialogues de la Foi et de l'Idolatrie, les combats, trêve demandée par les musulmans et accordée par le général chrétien.

DEUXIÈME PARTIE

Tandis que les combattants se reposent au cours de la trêve, les spectateurs assistent à un intermède : le combat de David avec Goliath, lequel se termine par un chœur de jeunes Israélites chantant l'exploit de David, libérateur d'Israël.

TROISIÈME PARTIE

L'arrivée des renforts Sarrasins, l'invocation du général chrétien, les encouragements d'un ange, les défis, les combats et la défaite des Sarrasins.

APOTHÉOSE

Voici d'ailleurs des extraits de la première partie :

Scena della Città Regina

Après la prise d'Aleria, capitale de l'Ile de Corse, une femme couronnée représentant la Città Regina dit à Ugo Colonna, général des Chrétiens :

Cristian stanca d'adorar li dei vani
Voglio esser batisata da tue mani
Della fede cristiana eseguire la legge
E adorar il Dio che il mondo regge.

Ugo Colonna, répond :

Cara Città Regina, in noi confida
Saremo difensor della tua vita.

Scena II

Arrivée des Turcs près d'Aléria, ville occupée par les Chrétiens. Omar, général des musulmans, envoie Cain-

*Cain e Omar
li due sono
più o meno*

cam, ambassadeur, à Ugo Colonna, général des Chrétiens pour lui demander l'abandon de la ville ou l'acceptation de la guerre :

Omar dit à Ali, capitaine musulman et à ses officiers :

Uffiziali al fin vi manifesto
Per cui siamo approdati a questo lido
Il gran Sultan vuole che noi presto
Faccimo guerra al Cristiano infido
La Città Regina chè di fronte a noi
Vuol che sia presa e questo tocca a voi.

Ali répond :

Gran generale tu da gl'ordini tuoi
Commanda pur, l'eseguiremo noi.

Omar reprend :

Ma per serbar le regole comuni,
Convien prima avisarne il Commandante,
Se vuol farne pacifica la resa
O se metter si vuole a far difesa
Vanne Caincam e di, che il gran Signore
Vuol di questa città farsi padrone ;
Che dunque l'abbandoni e a noi la ceda
O si apparecchi a una terribil guerra.

Caincam répond :

Parto veloce a dare l'ordini tuoi.

Scena III

L'ambassadeur Caincam va vers le camp Chrétien et la sentinelle chrétienne dit en le voyant venir :

Sentinelle :

E che serà, questo che si avvicina
Qual fantoccio imbracado e qual centone?
E porta indosso come una sciavina

Ed in testa un miracol di bendone,
Ha fasce e sopra fasce eppur camina
E corre in fretta questo bragaglione,
Tanto e largo di coscia che di panza
Da cima a fondo a l'istessa sembianza.
Dove guidi i tuoi passi? Che ti manda fra noi?
E non piu t'inoltrar...

(Plus haut).

Oh là ! ferma ! ove vai ? Chi sei ? ... Che vuoi ? ...

Caincam répond :

Parla al tuo commandante generale
Che un Inviato è qui, del Gran Signore,
Ed ha da dire a lui poche parole.

Sentinelle :

Egli è qui appunto, digli quel che vuoi.

Scena IV

Le Général chrétien et ses principaux officiers reçoivent l'ambassadeur turc :

Ugo Colonna :

Chi sei tu ? Chi ti manda ? E che pretendi ?

Caincam (tournant en rond pompeusement) :

Il Re di tutti i Re, Signor del mondo
Che ha potere fin dove arriva il sole.

Ugo Colonna :

Basta così non girar tanto a tondo
Di presto quel che il tuo Signore vuole.

Caincam :

Che ha in mano la vita e morte di viventi
E che è il terrore di tutte le genti.

Ugo Colonna :

Abbiám capito non far piu parole,
Di presto, ciocche questo gran terrore vuole.

Caincam :

Vuol di questa città farsi padrone
Dunque lasciala e parti quanto prima
O una terribil guerra egli t'intima.

Ugo Colonna :

Venga pur quando vuol, noi non partiamo
La città non si da, qui l'aspettiamo
E ne sara padron se non dipoi
Che ne avra fatto tomba a tutti noi.

Scena V

Caincam va vers les siens.

Caincam dit à Omar, général musulman :

General glorioso... Il Cristiano
Risoluto e disposto è di far guerra
Non vuol dar la Città, se non di poi
Che tomba avremo dato a tutti i suoi.

Omar, dit à ses troupes :

Valorosi guerrieri, ecco il momento,
Di risvegliare le prodezze antiche,
Il vostro zel ben lo conosco e sento,
Non temete ne rischi ne fatiche,
Ramentate le glorie prische, e nove,
Di Massurà, Damietta (2) l'alte prove,

In questo campo fulminate il brando,

Ben presto tornerano al mio commando.

(2) La version serait donc postérieure à l'expédition de Saint-Louis (1248). Les paroles de la Moresca dateraient du Moyen-âge, sinon de la Renaissance, peut-être même seraient-elles contemporaines de la Jérusalem délivrée du Tasse. (A. A.)

Ali répond :

Gran generale tu da gl'ordini tuoi
Commanda pur l'eseguiremo noi.

★★

Le sujet et la suite de ces scènes sont exactement conformes au texte des pages 15 à 22 de la chronique de Giov. della Gressa (édition de la *Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse*, 1910).

Cette tradition balanine confirme les autres preuves de la venue de cette expédition romano-pontificale. Elle est aussi respectable que des documents, car si on s'en reportait uniquement à ces derniers, la plus grande partie de l'histoire des peuples serait à supprimer.

Les parchemins, conservés par un érudit chercheur, M. le chanoine Ricci à Belgodère, attestent que le gouverneur pontifical Scipioni fut le successeur et remplaçant de Centio Savelli de Rome, et prouvent la venue en Corse des représentants du Saint-Siège pendant la période de 1071 à 1098.

Il ressort que la preuve de l'autorité pontificale sur la Corse n'est plus à faire ; à diverses époques la papauté en a disposé à son gré, en tant que patrimoine de Saint-Pierre ; de même la parenté de ce Savelli de Rome est certaine avec les seigneurs Pinaschi ou Savelli de Balagne, en se basant sur le motif du rappel de ce gouverneur.

De ce fait, les fondateurs des castels balanins de Sant'Antoninu, Corbara, Speloncatu, Bracaggiu, Arenu et Sta-Reparata, étaient bien les descendants de Guido Savelli, premier seigneur de toute la Balagne, ainsi que l'atteste la chronique.

Le *Liber Pontificalis*, les annales d'Eginhard, les lettres d'Alcuin parlent de la révolte de 799 contre le pape Léon III et de ses suites.

Nous savons que les chefs du complot étaient des

parents du pape Hadrien (795), comme Pascal, tandis que Maurus Nepesinus (comte de Nepi), était neveu de l'antipape Constantin II (767). Avec eux, il y avait : *Multi alii romanae Urbis habitatores nobiles*, lesquels furent exilés également dans les Gaules, puis graciés sur la demande d'Etienne IV, lors de la visite de ce pape à l'Empereur Louis à Orléans, en l'an 816.

Il n'y a donc rien d'extraordinaire que ce Pape, tout en apaisant l'esprit des principales familles aristocratiques de Rome, ait chargé leurs turbulents fils, membres du complot contre Léon III, de récupérer, sur les Musulmans, la Corse qui appartenait nominativement au Saint-Siège depuis Pépin le Bref.

Nous ne doutons pas que les preuves données par les auteurs précités, jointes à celles des traditions que nous signalons, ne finissent par authentifier enfin cette expédition en l'an 816 (ou plus tard).

En tenant compte de l'historique des descendants de ces conquérants romains, d'où sortit la féodalité Corse, l'historien impartial comprendra mieux les luttes et prétentions séculaires de ces seigneurs du moyen âge et pourra ainsi écrire la véritable histoire corse, que nos hypercritiques modernes ont si lamentablement décapitée en contestant cette croisade.

Nous terminons enfin en leur demandant de méditer cet extrait de la chronique du notaire Giovanni della Grossa (page 97).

« Dico questo perche alcuni homini increduli e che non sanno piu che tanto o che non sono di origine di antiqua noblezza di Signori ne di gentilhomini di quelli tempi, vogliano che siano fabule quanto verità ».

Pierre SAVELLI DE GUIDO,

Membre de la Société d'Archéologie Lorraine.

La Révolution et la Corse

Lettres inédites de Pozzo di Borgo

II

« Faites-moi savoir, disait Pozzo di Borgo, comment vont les choses en Corse ». Colonna Cesari dut lui répondre : très mal. Après les manifestations de joie et de concorde, la jalousie, le dépit, la rancune avaient provoqué le désordre. L'application de la Constitution civile du Clergé, condamnée par le pape, l'expulsion des moines de leurs couvents avaient provoqué des troubles à Bastia. Le 1^{er} juin, le 2 juin, jour de l'Ascension, après une procession solennelle au cours de laquelle les cris de : « Vive la religion du Christ » avaient été poussés par la foule, la cathédrale fut envahie, les ornements épiscopaux brûlés et l'évêque jureur Guasco menacé de mort s'il revenait à Bastia. Bien plus : le local des francs-maçons avait été pillé, quelques membres du gouvernement malmenés ; le toscan Buonarroti, directeur du *Journal patriotique*, qui, plus tard, avec Babeuf, fondera le parti communiste, avait été arrêté avec force horions et réembarqué brutalement pour la péninsule. Paoli, commandant en chef de la garde nationale, fut invité par le directoire départemental à punir les Bastiais. Il le fit avec quelque dureté pour les coupables, avec profit pour les gardes nationaux qui l'accompagnaient et qui qualifièrent leur séjour dans la ville de période de *Cuccagna*. Puis la même agitation gagna Ajaccio, à propos de la prochaine expulsion des Capucins de leur couvent.

Sur ces entrefaites, avait paru un libelle de Buttafoco concernant la conduite politique de Paoli. Il l'accusait nettement de sentiments anti-français et dans les lettres adressées à ses parents, il s'exprimait ainsi : « Méfiez-

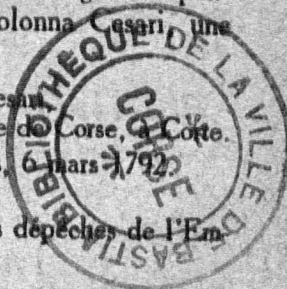
vous du général. Son ambition est vieille, elle n'est pas morte. Son trône peut être vermoulu, il n'est pas réduit en cendres. Le renard peut perdre son poil, il ne cesse pas d'être rusé ». Et les correspondants se hâtaient de propager ces propos, que Paoli accueillait avec mépris. Il avait tort, car son autorité n'était pas admise par tous, et ses partisans sentaient croître leur ressentiment contre « les aristocrates ». Pour achever de compromettre la paix, la Constituante, arrivée au terme de sa mission, convoquait les citoyens dits « actifs » à l'effet d'élire les membres de la future assemblée, la Législative. Une campagne électorale n'est pas faite pour calmer les esprits. Or Leonetti, neveu de Paoli, était candidat contre Arena. Il fut élu contre celui-ci, grâce à l'appui non dissimulé de son oncle. Pietri de Fozzanu, le fut contre Casabianca, Boerio contre Ferrandi, Pozzo di Borgo contre Varese, Peraldi contre Multedo. Arena fut plus heureux contre Bozio. Dès lors, six candidats malheureux et dépités se répandirent en récriminations contre l'assemblée départementale et contre Paoli.

Le 1^{er} octobre 1791, les six députés gagnèrent Paris où les événements devaient se précipiter. La lutte entre Feuillants et Girondins, les partis de l'Assemblée, d'une part, la politique du pire adoptée par le Roi, de l'autre, allaient aggraver une situation déjà révolutionnaire. La déclaration de guerre à l'Empereur germanique, du 20 avril 1792, la défaite des corps français en Flandre, qui en résulta, ébranlèrent définitivement le trône. Pozzo di Borgo, qui assistait aux événements, témoignait cependant par une lettre du 6 mars, à Colonna Cesari une confiance irréflectie.

A Monsieur Colonna Cesari
Colonel de la gendarmerie de Corse, à Corte.
Paris, 6 mars 1792

Mon cher Ami,

Vous trouverez ci-jointes les dernières dépêches de l'Em



pereur en réponse aux négociations entamées par notre ministère; comme elles sont assez curieuses je vous les envoie (25), il paraît que le château est infiniment d'accord avec le ministère autrichien, c'est un peu connu à présent et qui autorise le peuple à charger le roy d'une double responsabilité (26). Aujourd'hui nous déciderons sur le conclusum (*sic*) de la diète qui regarde les réclamations des princes possessionnés (27) en France, l'assemblée ne démordra pas d'une virgule de ce que le corps constituant a fait sur le régime féodal. Je n'ai pas reçu de vos lettres depuis que vous êtes en Corse et les dernières de ce pays le sont du 6 février. Je vous embrasse tendrement.

Votre très cher ami.

POZZO DI BORGO.

P. S. — Après avoir cacheté le mémoire imprimé dont je vous parle dans ma lettre, je le trouve hors du paquet, il vous parviendra de même, parce que il est à votre adresse.

Le 20 mars 1792, dans une nouvelle lettre au même, cette confiance n'avait pas encore été ébranlée.

Paris, ce 20 mars 1792.

Mon ami,

Vous avez été mis au courant par la dernière lettre que je vous ai écrite du changement arrivé dans le gouvernement (28) et dans la politique française. L'intervalle est

(25) Nous respectons ici l'orthographe de l'original, qui est la seule de ces lettres écrite en français.

(26) On voit par là que les bruits d'accord secret entre Louis XVI et son neveu Léopold d'Autriche s'étaient déjà répandus dans le public, qu'ils allaient discréditer le Roi aux yeux de ses sujets, et par son impopularité susciter les journées révolutionnaires des 20 juin et 10 août 1792.

(27) Cette affaire des princes possessionnés d'Alsace est bien connue. Il s'agit des réclamations de quelques princes allemands qui se plaignaient d'avoir été dépouillés, après la nuit du 4 août 1789, des privilèges féodaux dont ils jouissaient depuis les traités de Westphalie de 1648.

(28) Il s'agit de la démission du ministère feuillant, violemment attaqué en la personne du ministre des affaires étrangères Delessart et de l'avènement d'un ministère girondin.

trop bref pour pouvoir vous annoncer un résultat définitif. Néanmoins les menaces de guerre se dissipent à tout moment (29). Les puissances étrangères commencent à croire que la forme du gouvernement adoptée par la France est le résultat d'une volonté arrêtée, non d'une agitation passagère comme elles avaient voulu s'en persuader. Le ministère des affaires étrangères est confié à un homme intelligent, à un jacobin dans l'âme (30). Le comité diplomatique mar-

hostile au Roi, comprenant Dumouriez aux affaires étrangères ; Roland de la Plâtrière, inspecteur des manufactures, dont la femme tenait un salon fréquenté, à l'intérieur ; le Genevois Clavière, aux finances ; Servan, maréchal de camp, à la guerre ; l'avocat Duranthon à la justice, etc.

(29) Mais la mort du pacifique empereur Léopold II et l'avènement de son belliqueux fils François, depuis le 1^{er} mars, rendaient ce pronostic bien hasardeux.

(30) Il s'agit, on le devine, de Dumouriez, le futur vainqueur de Valmy, qui n'était pas si jacobin qu'on le pensait puisque l'année suivante il tentera d'entraîner son armée contre la Convention, coupable d'avoir fait exécuter Louis XVI.

Monsieur Colonna Cesari, colonel de la gendarmerie nationale en Corse, à Corte.

Parigi 20 marzo 1792.

Amico,

Avrete conosciuto dalla lettera ultima che vi ho scritto il cambiamento arrivato nel governo e nella politica francese, quantunque l'intervallo sia troppo breve per potervi annunziare un risultato definitivo ; nondimeno le disposizioni di guerra svaniscono tutti i momenti, e le potenze forestiere cominciano a credere che la forma di governo adottata in Francia è l'effetto di una volontà determinata, e non dell'effervescenza passeggera come avevano voluto lusingarsi ; il ministero degli affari stranieri è raccomandato ad una persona intelligente, e giacobina nell'anima, il comitato diplomatico va di concerto con lui, e la confidenza così necessaria, e così salutare esiste intiera in questo momento ; li scagni sono cambiati, e li ambasciatori presso le potenze straniere che erano sospetti sono rimpiazzati da uomini amici del nuovo ordine delle cose ; il ministero della giustizia e quello delle contribuzioni hanno dato la loro demissione ; i successori non sono ancora in attività.

Sono due giorni che il rettore del collegio di tiron (?) è venuto a trovarmi, mi ha rimesso una lettera del vostro figlio che si porta bene, e me ne ha dato le migliori informazioni, dice che riesce nelli esercizi cavaliereschi, ma non si fissa alle scienze ; non importerebbe che divenghi un sapiente, ma li ho raccomandato caldamente di cercare ad accostumarlo a giudicare sanamente, ed a conoscere le regole e la sintassi della lingua per principio, perchè se mancasse di questi elementi, sarebbe sempre meno che ordinario, e mi ha promesso

che d'accord avec lui; la confiance si nécessaire et si salutaire est en ce moment entière. Les bureaux ont été renouvelés; les ambassadeurs auprès des puissances étrangères, qui étaient suspects, ont été remplacés par des amis du nouvel état de choses. Le ministère de la justice et celui des contributions ont donné leur démission; leurs successeurs ne sont pas encore en activité.

Il y a deux jours que le recteur du collège de ? ? est venu me trouver et m'a remis une lettre de votre fils qui se porte bien; il m'en a donné les meilleures informations. Il dit qu'il réussit dans les exercices équestres, mais il ne s'attache pas aux sciences. Il importe peu qu'il devienne un savant. Je lui ai recommandé vivement de chercher à lui donner l'habitude de juger sainement et de lui apprendre les règles et la syntaxe de la langue pour commencer, car s'il ne possédait pas ces éléments, il serait toujours au-dessous de l'ordinaire; il m'a promis d'en avoir soin et de s'y appliquer.

L'enfant me demandait certains instruments de peinture de la valeur d'un louis environ. Le recteur m'a conseillé de ne pas faire cette dépense, car les fournitures n'étaient pas pour Roch mais pour le jeune Matra (31) dont il était l'ami et auquel il voulait faire plaisir. J'ai suivi le conseil et répondu en conséquence à notre élève. Voilà ce que je puis vous dire pour le moment. Quand je recevrai vos lettres elles me fourniront peut être matière à plus ample réponse.

Je vous embrasse cordialement.

POZZO DI BORGO.

(31) Famille connue, dont un représentant, Emmanuel, avait été, en 1757, l'adversaire malheureux de Pascal Paoli.

di averne cura, e di applicarvisi. Il ragazzo mi domandava certi instrumenti per pingere del valore di un luigi circa; il rettore mi ha detto che non facessi questa spesa perchè non erano per Rocco ma bensì per il giovane Matra di cui è amico, e che volea regalare. Ho seguito il consiglio, ed ho risposto in conformità al nostro allievo. Ecco quel o che posso dirvi per il momento, quando riceverò vostre lettere, mi daranno forse più ampia materia.

Vi abbraccio cordialmente.

POZZO DI BORGO.

A Monsieur Colonna Cesari,
Colonel de la gendarmerie, à Ajaccio.

Paris, 2 juin 1792.

Je vous écris en sortant d'une conférence que j'ai eue avec le ministre de la guerre (32). Mes collègues y étaient, sauf Arèna. Nous espérions avoir obtenu votre commission, mais au contraire nous avons rencontré de nouveaux obstacles. On nous a donné ce prétexte que vous deviez être nommé au choix par le Roi, puisque il vous manquait le temps de service pour ce grade, le ministre n'avait pas de place vacante. Il a ajouté que M. Raphaël Casabianca (33) devait être promu à l'ancienneté et qu'il pensait nous faire ce cadeau. Je lui ai répondu, soutenu par mes collègues, que M.

(32) C'était Servan de Gerbey (Joseph), maréchal de camp, que le parti girondin avait poussé au pouvoir et qui fut ministre pendant deux mois. Devenu commandant en chef de l'armée des Pyrénées occidentales, il fut arrêté, incarcéré, mais non exécuté.

(33) Lieutenant-colonel au Régiment provincial, natif de Vescovatu. Il avait été choisi avec trois autres collègues par l'assemblée illégale réunie à Bastia en 1790 pour être envoyé en ambassade auprès du Roi et de la Constituante. Là, il rencontra Paoli et sur sa suggestion, il demanda la suppression du Régiment provincial dont il était cependant officier. Membre élu de l'Administration départementale de la Corse en septembre 1790, l'partit ensuite parmi les volontaires de 1792 pour servir comme colonel dans l'armée de Dumouriez, participa à la conquête de la Flandre autrichienne et fut promu général en même temps que Colonna Cesari à la fin de 1792.

Monsieur Colonna Cesari, colonel de la gendarmerie à Ajaccio.

Parigi 2 giugno 1792.

Amico,

Vi scrivo nel momento in cui esco da una conferenza aut col ministro della guerra. Li miei colleghi vi erano, Arena eccettuato. Speravamo che avessimo ottenuto la vostra commissione, ma invece abbiamo incontrato nuovi ostacoli sotto il pretesto che dovendo voi essere nominato alla scelta del re, mancandovi il tempo del servizio per avanzare pel grado, esso ministro non avea piazze vacanti ; ci ha soggiunto che il signor Raffaele Casabianca dovea essere promosso per anzianità, e che ce ne avrebbe potuto regalare ; io li ho risposto, e li miei colleghi con me, che il signor Casabianca non dovea essere impiegato in Corsica, che il popolo vi voleva, e che eravamo garanti della necessità di mettervi al posto che vi conveniva per l'utilità publica : la conversazione è stata ancora più viva, finalmente ha concluso dicendo che non sarebbe stato nominato altro che voi e che l'avrebbe fatto **à la première**

Casabianca ne devait pas être employé en Corse, que le peuple vous désirait, et que nous nous portions garants de la nécessité qu'il y avait de vous mettre à un poste qui vous convenait pour l'utilité publique. La conversation a été encore plus vive. Finalement, il a conclu en disant que personne autre que vous ne serait nommé et qu'il le ferait à la première occasion.

Je compte demain voir Dumouriez, ministre des Affaires étrangères qui a différentes reprises a laissé entendre qu'il considérerait cette affaire comme étant sans difficultés. Je lui parlerai, dents serrées, si toutefois il est possible d'y mettre plus de vivacité que je n'en ai montré jusqu'ici. Rossi (34) a annoncé l'arrivée du Commissaire Monestier (35), comme quelque chose d'intéressant pour les affaires de Corse. Celui-ci vous est entièrement hostile; il en veut à tout le monde, cherche à se donner de l'importance et pousse les choses au noir. Quel malheur que tous ceux auxquels nous ouvrons les

(34) Antoine Rossi, maréchal de camp, avait été élu à Ajaccio lieutenant-général de la garde nationale, sous les ordres de Paoli.

(35) Il s'agit non du député de ce nom, élu par le Puy-de-Dôme, mais de ceul de l'Aveyron, né en 1755 et mort le 1^{er} brumaire an V. Il remplit de nombreuses missions dans les Landes, le Lot-et-Garonne, les Basses et Hautes-Pyrénées et pour commencer en Corse.

occasion. Conto dimani di vedere du Mourier ministro delli affari esteri che più vo' te riguardava questo affare come fuori di difficoltà, e parlarli fuori dente, se pure è possibile di mettere più vivacità di quella che ho dimostrato finora. Rossi a annunziato l'arrivo del commissario Monestier come qualche cosa di interessante per li affari di Corsica, costui vi è totalmente contrario, non la perdona ad alcuno, vuol darsi dell' importanza, e presenta le cose in nero; è una disgrazia che tutti quel i alli quali apriamo le braccia ci feriscono il seno, sarà ancora un nuovo rivale a combattere. Sono state decretate le compagnie franche, hanno idea di levarne qualcuna in Corsica, il ministro scrive a Montesquieu che comanda l'armata del mezzogiorno perche corrisponda costì affine di prendere li rinsegnamenti necessari.

Non bisogna stancarsi all' aspetto delle difficoltà e dei dispiaceri di ogni specie alli quali ci condannano; spero che li supereremo; d'altronde abbiamo la publica libertà a difendere, ecco la nostra prima cura. Lo stato delle cose pubbliche e poco appresso dallo stesso piede; l'Inghilterra ha dichiarata la neutralità, e la Prussia sembra assai meno attiva nelle sue dimostranze ostili, vedremo come tutto finirà. Parigi si è degnamente mostrato nei giorni passati; l'aristocrazia e sotterrata.

Addio amico, costanza e pazienza.

CARLO ANDREA.

bras nous percent le sein ! Ce sera un autre nouveau rival à combattre.

Le décret concernant les compagnies franches a paru ; on a l'idée d'en lever quelques unes en Corse. Le ministre écrit à Montesquieu (36), qui commande l'armée du midi d'entretenir correspondance avec l'île, afin d'avoir les renseignements nécessaires.

Il ne faut pas se décourager devant les difficultés et les amertumes de toute espèce que nous rencontrons ici. Nous espérons en avoir raison. D'ailleurs nous avons la liberté publique à défendre ; voici notre premier souci. La situation des affaires publiques est à peu près la même. L'Angleterre a proclamé sa neutralité (37) ; la Prusse semble moins énergique dans ses démonstrations hostiles (38).

Nous verrons comment tout cela finira (39). Paris s'est dignement comporté pendant les jours passés. L'aristocratie est enterrée.

Adieu, mon ami, constance et patience.

CHARLES ANDRÉ.

Pozzo di Borgo, en écrivant à Colonna Cesari, ne semblait pas se douter que les jours de la Législative étaient aussi bien comptés que ceux de Louis XVI. Les évènements le dépassaient, comme tant d'autres. Dans

(36) Il parle du marquis Montesquiou-Fézensac (Anne-Pierre) écuyer du comte de Provence, membre de l'académie, lieutenant général, député de la noblesse en 1789, commandant l'armée du midi en 1792 ; menacé d'arrestation après celle de Louis XVI, il se réfugia à l'étranger et ne rentra qu'en 1795.

(37) La déclaration de neutralité de l'Angleterre est du 15 mars 1792 et Louis XVI l'en remercia par lettre autographe. Les circonstances devaient au début de l'année suivante faire d'elle l'ennemie la plus intraitable, agent de toutes les coalitions jusqu'en 1815.

(38) Pozzo di Borgo oubliait que la convention de Pilnitz du 27 août 1791 préparait l'alliance de la Prusse et de l'Autriche et qu'en déclarant, le 20 avril, la guerre au roi de Bohême et de Hongrie, François II, la Législative s'était aliéné le roi de Prusse, Frédéric Guillaume II. Celui-ci semblait moins énergique dans ses démonstrations hostiles, parce qu'il se préparait à la guerre et la déclarait une vingtaine de jours plus tard.

(39) Le doute exprimé par cette phrase est légitimé par les mauvaises nouvelles venues de la frontière du Nord où le général Biron a été battu par les Autrichiens et le général Dillon massacré par ses soldats pris de panique.

les jours et les mois qui suivent, on allait voir l'invasion prussienne, la capitulation de Longwy, puis de Verdun, l'émeute du 20 juin au cours de laquelle le Roi fut malmené, l'installation de l'émeute à Paris avec l'arrivée des 6.000 fédérés bretons et marseillais, la déchéance du monarque le 10 août, l'usurpation de tous les pouvoirs par la Commune insurrectionnelle et l'organisation des massacres de suspects dans les prisons, au début de septembre. Au milieu de l'indifférence générale, bafoués et impuissants, les députés de la Législative se dispersaient le 20 septembre, pour faire place à ceux de la Convention (40) et regagner leurs départements.

Pozzo di Borgo devait trouver ses compatriotes aussi agités que les Parisiens.

En Corse, aussi, le désordre ne faisait que grandir. Les antipaolistes ne cessaient pas de répandre sur le compte du général les plus graves accusations. La situation était si trouble que Buttafoco, le général Gaffori, son beau-père et l'abbé Peretti n'osaient pas rentrer dans leur patrie. Ils émigrèrent. Le club de la Liberté et de l'Egalité qui venait de se fonder à Bastia se mit en relations avec le club des Jacobins de Paris et prétendit surveiller les administrations et les administrés. Un jour de mars 1792, une bande d'énergumènes détruisit la maison du député Arena, à l'Île Rousse, pour le punir, disaient-ils, de ses propos malveillants sur Paoli. A la grande surprise de tous en effet, Arena était resté à Paris, au lieu de rentrer en Corse avec ses collègues. On le soupçonnait de comploter contre le chef de la garde nationale dans l'île, dont il avouait n'être plus l'ami, de le dénoncer dans les clubs de la capitale comme un despote, comme un ennemi de la liberté et de la France, de rédiger les

(40) C'était pour la Corse : Andrei, Bozio, Luce Casabianca, Angelo Chiappe, Multedo et Saliceti.

pamphlets contre le général, qui circulaient à Paris et en Corse.

Pozzo di Borgo, qui avait été élu procureur général syndic à la place de Saliceti, devenu député, défendait Paoli et se solidarisait avec lui. Un événement se préparait qui devait mettre le comble aux insinuations malveillantes. Une expédition organisée par la Convention contre la Sardaigne, avec le concours des gardes nationales de Corse commandées par Paoli, aboutit à un échec lamentable (1793). Paoli en fut déclaré responsable par ses adversaires. La Convention accueillit avec légèreté la dénonciation, envoya dans l'île une commission d'enquête, composée de Saliceti, Delcher et Lacombe Saint-Michel. On sait qu'elle provoqua la rupture de Paoli et de la Convention, l'arrivée des Anglais et leur établissement en Corse pendant une période de quatre ans. Pozzo di Borgo fut l'agent le plus actif de ce royaume anglo-corse dont Paoli lui-même allait être exilé.

A. AMBROSI-R.



Les origines de la famille Bonaparte

Les ancêtres éloignés de Napoléon I^{er} appartenaient à la noblesse italienne. Et à Ajaccio, sur la maison où il vit le jour, on voit encore les armes de la famille : une couronne de comte, deux étoiles et les lettres B et P, initiales des mots *Buona* et *Parte*.

Le nom de Buonaparte ne serait, si l'on en croit une tradition, qu'un surnom. Il existe, en effet, à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, un très curieux livre, *Iscrizione Patrie*, dans lequel l'auteur, G. B. Rambaldi, donne à ce nom une origine historique. Du XII^e au XV^e siècle, deux partis puissants divisèrent l'Italie, les Guelfes et les Gibelins. Les premiers tenaient pour les papes, les autres pour les empereurs germaniques. Aux Guelfes on donnait le surnom de *Buona Parte*, aux Gibelins celui de *Mala Parte* (1), quant à ceux qui n'étaient d'aucun parti, on les surnommait *Dalla Parte*. Les ancêtres de Napoléon firent d'abord partie des *Dalla Parte*, puis, lorsqu'ils se rallièrent plus tard aux partisans des papes, on les classa parmi les *Buona Parte*, et ce surnom leur resta.

Bologne, Trévise, Florence, Sarzane, San-Miniato revendiquent l'honneur d'avoir été le berceau des ancêtres de Napoléon I^{er}. Pendant la guerre d'Italie, le général Bonaparte put voir son nom inscrit sur le livre d'or de Bologne. Et à Trévise, une inscription placée sur la maison Avogrado, rappelle que la famille Buonaparte est originaire de cette ville.

(1) On a pu lire tout récemment, dans les journaux, qu'un Italien, nommé Malaparte, avait été expulsé de France parce que ses papiers n'étaient pas en règle. Si cette étymologie est bien fondée, le nombre des Buonaparte doit être considérable en Italie.

Des historiens italiens, Ademollo, Cappello, Predari, Cerini, Passerini, Stefani, etc..., en faisant des recherches dans les bibliothèques et en consultant de vieux documents, ont étudié la généalogie de la famille Buonaparte. Nous résumons ici, en quelques lignes, les résultats de leurs recherches.

« Les Buonaparte de Corse descendraient de ceux de Sarzane, dont le fondateur de la famille se nommait Guillaume de Gianfaldo, exilé, comme Guelfe, de Florence, en 1260. Les branches de Trévisé et de San Miniato n'avaient aucune relation familiale avec celle de Sarzane. Cependant, à l'origine, les unes et les autres descendaient en ligne collatérale de la souche lombarde des Cado-lingi, seigneurs de Pistoia ».

On sait d'autre part que le premier nom de Buonaparte enregistré par l'histoire est celui de Jean, consul et recteur de Trévisé, en 1183. Son fils Jean, deuxième du nom, syndic d'Asola, laissa quatre fils : Nordius, Bonsemblant, Hildebrand et Nicolas. Ce dernier vint s'établir à Florence, patrie de sa mère, où il fit souche. Mais ses descendants, ayant pris partie pour les Guelfes, furent chassés de Florence. C'est alors que les ancêtres de Napoléon I^{er} s'établirent à Sarzane.

C'est de Sarzane qu'ils seraient venus en Corse, avec François Buonaparte, au commencement du XVI^e siècle, en 1512.

Après François, se succédèrent Gabriel, Jérôme (le premier Buonaparte né en Corse), François II, Sébastien, Charles Marie, père de Napoléon.

Quant à la grand'mère du futur empereur, du côté maternel, elle était née en Italie, à Florence, à Pise ou à Livourne, on ne sait pas au juste. Elle se nommait Virginie Odone. Et son grand-père, du côté paternel, avait laissé des enfants à Florence, où les Bonaparte de Corse

possédaient un immeuble que Napoléon I^{er} n'avait jamais vu.

Un jour, à Sainte-Hélène, il demanda au docteur Antomarchi, qui avait habité Florence, s'il se rappelait avoir vu la maison des Buonaparte. « Car, ajouta-t-il, vous n'ignorez probablement pas que nous sommes originaires de cette ville. Et comme le docteur répondit affirmativement, l'empereur lui exprima le regret de n'avoir pas eu, faute de temps, l'occasion de visiter cette maison. Puis souriant, il dit : « S'il m'a été impossible de voir notre maison de Florence, en revanche, j'ai eu l'occasion de faire, à San-Miniato, la connaissance d'un de mes parents ». Et il raconta que lorsqu'il était premier consul, il fut reçu, avec Berthier et d'autres généraux, par un prêtre de cette ville, vieillard simple et pieux, nommé Buonaparte, qui les invita à déjeuner. Pendant le repas il supplia le Premier consul de vouloir bien solliciter du pape la canonisation du père Bonaventure. « Cher neveu, lui dit-il, vous devez la fortune de vos armes et votre heureuse vie au père Bonaventure, notre ancêtre, qui vous a toujours protégé et vous protège. Le souverain pontife ne vous refusera pas cette faveur. Du reste si, pour celà, il vous faut faire des dépenses, l'argent ne doit pas vous manquer aujourd'hui ».

Le père Bonaventure, déjà béatifié, n'avait pas été canonisé parce qu'on n'avait pu recueillir les fonds nécessaires !!!...

Napoléon promit à son hôte tout ce qu'il voulut. Mais, dans la soirée, lorsqu'il fut seul avec Berthier, il éclata de rire, en lui parlant de la démarche de son vieux parent. Cependant avant de quitter San-Miniato, il offrit au prêtre, pour le remercier de son accueil cordial, la croix de Saint-Etienne et un autographe.

Napoléon entendit une seconde fois parler de cette canonisation par le pape lui-même, quand il vint à Paris pour le sacrer Empereur.

Il fit la sourde oreille, estimant sans doute que Pie VII était assez puissant pour rendre justice aux mânes de son vieux parent, et que point n'était besoin d'argent pour canoniser un béat.

Napoléon, en vérité, n'était pas très religieux. S'il avait relevé les autels et s'il était désireux d'avoir en France un clergé national, il estimait que ce clergé devait être à ses ordres.

Pour divorcer avec Joséphine il n'aurait pas voulu recourir à l'intervention du Saint-Père. Il s'adressa donc, tout d'abord, aux évêques de France. Mais lorsqu'il fut informé qu'ils se montraient hésitants, il entra dans une violente colère. Il s'écria : « Ils commencent à m'ennuyer tous ces gaillards-là !... Je veux, vous m'entendez bien, je veux que le mariage religieux soit cassé devant la justice diocésaine et devant la justice métropolitaine. »

« Quand l'Empereur a dit « je veux » les mitres n'ont qu'à s'incliner » (1). Pie VII ne se montra point intransigeant et il trouva un prétexte pour accorder à Napoléon I^{er} le divorce. Il ne s'était marié à l'église que lorsqu'il allait être nommé empereur, et encore le fit-il dans le plus grand secret, ce qui, paraît-il, est un accroc aux règles canoniques. Il put ainsi, pour son malheur, épouser l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise.

Napoléon I^{er} n'oubliait jamais les vivants, surtout lorsqu'ils lui rendaient des services, mais il estimait qu'il fallait laisser les morts en paix.

Sous le Consulat, les notables de Montpellier, à l'instigation de leur compatriote Chaptal, ministre de l'Intérieur, sollicitèrent du Premier consul l'autorisation d'élever un monument à la mémoire de son père. Mais il s'y opposa catégoriquement.

(1) Paul Reboux : *La Bonne Etoile de Napoléon*, récit historique.

Il fallut que Louis, à l'insu de son frère, fît transporter le corps de Charles Bonaparte à Saint-Lô, où on lui consacra un monument.

Ce que Napoléon ne fit pas pour son père, il ne voulut pas le faire pour le père Bonaventure. Et l'infortuné religieux attend toujours dans le Ciel qu'un pape veuille bien le canoniser.

Napoléon I^{er} ne se souciait guère de ses ancêtres ; peu lui importait qu'ils aient été nobles ou roturiers.

Lorsqu'on voulut le faire descendre d'un roi du Nord, il fit répondre dans le *Moniteur* que sa noblesse datait du 18 brumaire.

A l'entrevue de Dresde, avant la campagne de Russie, l'empereur d'Autriche, son beau-père, a écrit Las Cases, apprit un jour à l'empereur des Français que sa famille avait été souveraine à Trévis, qu'il en était sûr parce qu'il s'en était fait représenter tous les documents. Napoléon lui répondit, en riant, qu'il n'en voulait rien savoir ; qu'il préférerait bien plutôt être le Rodolphe d'Habsbourg, c'est-à-dire le fondateur, de sa famille.

Voici, pour terminer ces notes rapides, une curieuse anecdote concernant le dernier Buonaparte de Toscane.

Dans un petit village de cette province italienne, situé non loin des demeures familiales de Boccace et de Machiavel, existait une modeste petite église, desservie par un vieux prêtre nommé Buonaparte. Il avait avec lui, au presbytère, une jeune fille, la belle Mattea, sa filleule, un jeune sacristain, Tommaso qui, à la barbe du vieux prêtre courtisait Mattea, et une superbe poule blanche, Bianca qui était apprivoisée et le suivait partout, dans son jardin.

Un beau jour de l'année 1807, un général français, avec une escorte de dragons, vint frapper à sa porte. Il faut dire que le vieux prêtre était le cousin du père de

Napoléon et que Letizia, sa mère, s'était plusieurs fois confessée à lui.

De sa nièce, il avait gardé le meilleur souvenir, mais comme il ne s'occupait que de ses ouailles et ne lisait jamais les journaux, il ignorait que son petit-neveu fût devenu Empereur.

Le prêtre reçut avec amabilité le général et lui demanda pourquoi il lui faisait le grand honneur de venir le visiter.

« Je suis envoyé par l'Empereur Napoléon, qui est peiné de savoir qu'un de ses vieux parents est dans la misère. Il m'a prié de vous dire qu'il est disposé à vous faire nommer évêque, cardinal, ou à vous offrir un palais. »

Le prêtre le regarda avec étonnement. « Ah ! oui, répondit-il enfin, Napoléon, le fils de cette chère Letizia ! Comment va ma nièce ? » Mais soudain, la figure du prêtre s'assombrit. Il venait de voir dans la rue un dragon qui avait pris en croupe Mattea, et un autre dragon qui était en train de tordre le cou de Bianca. Il s'approcha de la fenêtre et entendit Tommaso qui, de son côté, demandait à s'enrôler dans l'armée française. Alors se tournant vers le général, il se plaignit amèrement du désordre que ses militaires avaient semé dans son presbytère.

Celui-ci, furieux, voulait faire fusiller les coupables. Mais le bon prêtre le supplia de n'en rien faire : « Si Mattea veut épouser le dragon, qu'elle se marie et si son camarade veut mettre Bianca au pot, qu'il agisse à sa guise. Quant à Tommaso, s'il veut devenir militaire, c'est son affaire. Mais, Monsieur le général, pour l'amour de Dieu, dites bien à mon illustre neveu de me laisser la paix et de ne plus m'envoyer d'ambassadeur ! Saluez tous mes parents et faites mes amitiés à Letizia ».

Le dernier descendant des Buonaparte de Toscane s'éteignit dans son misérable presbytère avant que Napoléon I^{er} eût connu le calvaire de son exil. J. CARABIN.

François SAVELLI et Paul FRANZINI

La Conquête africaine

Héros et aventuriers corses

On sait que les Corses ont été les premiers colonisateurs de l'Afrique du Nord. Ce furent les Lenci, naturalisés citoyens de Marseille, mais originaires du Cap Corse, qui fondèrent le Bastion de France en 1530. Déjà, dès le XV^e siècle, soit comme corailleurs, soit comme commerçants, nos aïeux fréquentaient les côtes barbaresques. Ce sont eux, comme l'a écrit le Directeur de cette Revue, qui ont tout d'abord arrosé de leur sang la terre africaine, et qui l'ont fécondée. Le Bastion ayant été détruit, ce fut un autre Corse, Sanson Napollon (Napoleoni) (1) parent des Lenci et naturalisé lui aussi citoyen de Marseille, qui essaya de renouer la tradition et de reprendre l'œuvre interrompue. Commerçant enrichi et marinier très expérimenté, il avait été consul de France à Alep. Grâce à l'appui du cardinal de Richelieu, il put obtenir un traité avec les puissances barbaresques et réédifier le Bastion de France. Il préparait secrètement la domination française dans l'Afrique du Nord, mais les espérances de notre compatriote ne devaient être comblées que deux siècles plus tard. Le 11 mai 1633, il était tué à Tabarca par les Génois, non sans avoir vendu chèrement sa vie. Ainsi que l'a dit M. Léon Bourguès, « ses projets, noblement réalisés de nos jours, ont été le but de sa vie, et c'est pour eux qu'il est mort. Par sa vie et par sa mort, il se

(1) Il était né à Centuri dans le Cap Corse. Les Lenci étaient originaires de Morsiglia, non loin de Centuri.

place au premier rang de ceux qui ont bien mérité de la patrie. Il appartient à cette illustre phalange qui, à travers la suite des âges, a fait rayonner dans le monde notre vieille gloire nationale. Sa mémoire ne doit pas périr. Honneur à lui, car Napollon est l'ancêtre de tous ces braves, de tous ces vaillants, de tous ces héros dont le sang généreux a coulé sur le sol africain pour la cause sacrée de la France » (2). Si le Bastion de France, qui n'était à l'origine qu'un modeste fortin sur la côte africaine, comprend aujourd'hui l'immense domaine français qui s'étend de l'Atlantique à la mer des Syrtes et qui, franchissant le Sahara, pénètre au cœur même du continent noir, nous pouvons dire orgueilleusement que ce sont des Corses qui ont posé les premiers jalons de cette conquête : la grande patrie n'a fait que recueillir les fruits de l'initiative hardie de nos aïeux. Au cours des fêtes du centenaire, leur œuvre a été assez célébrée et glorifiée, car la glorification de l'énergie française ne pouvait pas ne pas être aussi celle de l'œuvre corse. Un enfant du canton de Lama, M^r Louis Filippi d'Urtaca, professeur et adjoint au maire d'Alger, s'est dépensé tout entier pour constituer un Comité et faire appel à tous les insulaires en vue de commémorer l'œuvre des premiers Corses qui donnèrent l'exemple des fondations commerciales dans l'Afrique du Nord. Dans son Bulletin que nous ne pouvons lire sans orgueil, il a pu reconstituer l'œuvre des Lenci qui furent les premiers pionniers français en terre barbare (3).

(2) Le tricentenaire de la mort de Napollon a été commémoré en grande solennité le 5 juin 1933, sur l'emplacement de l'ancien Bastion.

(3) Le Gouvernement de la République vient de lui conférer le signe de l'honneur en récompense de ses bons et loyaux services, et nous sommes très heureux à titre de compatriotes de lui adresser nos sincères félicitations tant pour la distinction méritée dont il a été l'objet que pour l'œuvre patriotique qu'il a entreprise et que seule la générosité des Corses permettra de mener à bonne fin.

Nous autres Corses qui sommes si fiers de compter l'Empereur Napoléon parmi nos compatriotes, savons-nous seulement tous que dans les temps passés nous avons donné deux rois à Alger?

Nous esquisserons à grands traits la biographie de Pietro Paolo Tavera, connu sous le nom de Hassan Corso, qui s'assit sur le trône deycaï d'Alger. Né en 1518 dans un petit village de la côte, Tavera avait été enlevé par des pirates et au cours d'une vie aventureuse, guerroyant un peu partout, sur les mers, en Kabylie, dans le royaume de Tlemcen, contre les Espagnols d'Oran, il devint à 31 ans, en 1549, capitaine général de la milice, puis caïd d'Alger. Le roi de cette ville, Salah Reis, décidé à attaquer la cité espagnole d'Oran, mourut emporté par la peste qui sévissait à Alger. Pour lui succéder, les janissaires jugèrent ne pouvoir faire un meilleur choix que de la personne d'Hassan le Corse. Celui-ci, continuant les opérations commencées contre Oran, bloqua la ville par terre et par mer, et la place allait succomber lorsque le Sultan lui fit parvenir l'ordre de lever le siège. Hassan fut ainsi frustré d'une gloire qu'il méritait, et il reprit le chemin de sa capitale, on devine dans quelle disposition d'âme. Mais le mécontentement régnait parmi les Corsaires, et le Sultan de Constantinople le destitua ; il mit à sa place un nouveau roi, Téchéoli. Les janissaires, abandonnés de tous, ne purent résister. Hassan fut traité sans pitié et il subit le cruel supplice des crocs. Il avait régné quatre mois. Un Corse le vengea : le caïd Youssef, qui devait sa fortune à Hassan (celui-ci l'avait placé sur le trône de Tlemcen), fit périr le nouveau roi Téchéoli. Bien qu'ayant abjuré la religion chrétienne, Hassan manifesta en toutes circonstances un intérêt particulier à ses premiers compatriotes. Il était renommé pour son esprit de bonté et d'équité qui, joint à sa valeur, lui avait attiré l'affection de tous ses sujets.

Lazzaro de Bastia, autre renégat, fut lui aussi dey d'Alger vers ce même temps.

Lors de la conquête de l'Algérie, nos pères mirent un point d'honneur à marcher sur les traces de leurs devanciers et à ne pas rougir d'eux. Les Corses qui se sont distingués pendant la campagne africaine sont pour ainsi dire légion. Qu'on nous permette d'en citer quelques-uns que leur bravoure et leur valeur militaire ont mis particulièrement en relief au cours de cette campagne, ou qui, justifiant le don d'assimilation que la renommée aux cent bouches attribue aux insulaires, ont embrassé la foi musulmane et sont devenus des chefs arabes respectés ou des marabouts vénérés. A tout seigneur tout honneur.

Vers la fin du règne de Charles X, ou au commencement du règne de Louis-Philippe, par une nuit d'hiver sombre et froide, un homme enveloppé dans un grand manteau et monté sur un fougueux cheval noir, quittait le village de Lama (ancienne piève de Canale). Il était accompagné d'un guide monté sur une mule qui devait le mener vers l'anse de la Porrajola, à l'embouchure de l'Ostriconi, pour s'embarquer à destination du continent. Ni l'heure indue, ni la menace d'un violent orage dont on pouvait constater les signes avant-coureurs, ne purent le retenir et lui faire différer son départ. Poussés par le vent du Nord qui soufflait avec force, de gros nuages cuivrés couraient dans le ciel et promettaient de se résoudre en pluie ou en grêle. Les deux cavaliers avaient à peine parcouru quelques centaines de mètres à travers un chemin muletier, qu'un ouragan d'une violence inouïe se déclencha et fit rage sur la région. Les mugissements de la tempête, répercutés par tous les échos des montagnes, prenaient une ampleur effrayante. Des arbres pliaient et gémissaient sous la tourmente, d'autres étaient rompus ou déracinés, des rochers s'éboulaient et rebondissaient sur les pentes avec un grondement de canonnade. D'épaisses ténèbres

couvraient la terre, et si les cavaliers pouvaient retrouver leur chemin, c'était grâce aux éclairs qui ne cessaient de sillonner la nuit et qui illuminaient l'horizon assombri. Des rafales de pluie et de grêle cinglaient le visage des voyageurs. Le cheval se cabrait et hennissait de terreur. Celui qui le montait aurait sans doute vidé les arçons s'il n'avait été un parfait écuyer. Quant au guide, paysan superstitieux, il multipliait les signes de croix et récitait force oraisons. Connaissant à fond l'art de l'équitation, le cavalier inconnu put maintenir sa bête et arriver à destination au bout d'environ trois heures d'un voyage assez mouvementé.

Que signifiait cette terrible manifestation des éléments? L'indifférente nature, qu'on dit insensible au sort des humains, voulait-elle faire exception pour ce mystérieux voyageur? L'âme universelle voyait-elle en lui une âme vouée à de grandes destinées, une force en marche? S'il a réellement incarné par la suite le personnage qu'on a prétendu, ce cataclysme localisé, cette révolution des éléments étaient-ils un symbole précurseur de l'agitation et du mouvement révolutionnaire qu'il allait déclencher plus tard parmi les hommes? Le fugitif, que nous n'avons pas encore identifié, portait un nom qui venait d'acquérir en Corse une fameuse renommée : il s'appelait Ours-Antoine Viterbi (3). Ici un mot d'histoire s'impose. Après le coup d'Etat de fructidor, le Directoire revint aux mesures révolutionnaires. Il rétablit la loi des suspects contre les émigrés et le clergé. Dans le département du Golu l'inquiétude était causée par le serment que l'on exigeait des curés en faveur de la Constitution contre la monarchie et l'anarchie.

L'Assemblée départementale avait nommé les frères

(3) C'était un proscrit, si nous ne voulons pas nous servir du mot plus vulgaire de bandit.

Viterbi, le premier Luc-Antoine comme accusateur public, le second Don-Pierre comme administrateur du Département.

Ours-Antoine Viterbi, fils de Luc-Antoine, ayant tué à la Penta un membre de la famille Frediani (son ennemi politique), le père fut accusé de complicité, arrêté et emprisonné à Bastia. Il se laissa mourir de faim pour ne pas être traîné au poteau d'infamie. Il refusa tout aliment disant : « Si tu es Viterbi, tu ne mangeras pas ». Il brisa même la cruche que l'on remplissait pour lui d'eau potable, afin de ne pas être tenté de boire et d'étancher la soif ardente causée par la fièvre qui le consumait : c'est le premier gréviste de la faim.

Ours-Antoine Viterbi trouva un refuge à Vallica d'Olmi-Cappella dans la maison de son petit parent Constantin Antoniotti. Durant son séjour qui fut assez long dans cette demeure, le prévenu passait la plus grande partie de son temps à se promener les mains derrière le dos, pensant à son triste sort. Il avait, paraît-il, tracé à la longue une piste sur les carreaux de sa chambre.

Décidé à quitter la Corse, le proscrit se rendit ensuite à Lama chez sa marraine, Barbe Chandellier, veuve du médecin-major Saturnini, disparu au passage de la Béréina. Cette dame était née de parents continentaux à Bastia où elle avait reçu une éducation très soignée. Dès l'âge de quatorze ans, elle avait épousé le docteur Saturnini qui avait acheté à Lama un important lot de biens du clergé. Un évêque, en tournée pastorale à Lama, dit que « cette dame aurait pu converser même avec des princes » (4).

La veuve Saturnini fit accompagner par un domestique son filleul jusqu'à la Porrajola où il arriva après un voya-

(4) Elle a laissé des descendants à Lama.

ge mouvementé dont nous avons raconté les péripéties. La tempête s'étant alors calmée (ce qui était pour lui de bon augure), la barque qui l'attendait le mena vers un navire qui le débarqua sur une terre plus hospitalière et sous des cieux plus cléments. Où alla-t-il ? L'Inspecteur Bartoli lui fait faire une fin misérable. Il dit que Viterbi alla s'échouer à Naples où il mourut à l'hospice des Incurables. En est-il sûr ? Bartoli n'était pas l'ami des Viterbi. Il était du parti de ses adversaires et il a accueilli cette nouvelle sans en vérifier la source. A dire vrai, on ne sut pas exactement où le proscrit avait passé. Pendant la guerre d'Algérie, lorsque Abd-el-Kader commença à faire parler de lui et devint un Emir puissant, une légende se forma et se répandit en Corse : Abd-el-Kader aurait été tout simplement Ours-Antoine Viterbi.

Bien que des personnes autorisées s'y soient ralliées, nous n'affirmons pas que cette légende soit un fait réellement historique. L'histoire, bien qu'elle aussi sujette à l'erreur, doit être préférée à la légende, et l'histoire nous dit qu'Abd-el-Kader était le fils d'un « homme de Dieu » et qu'il était né près de Mascara. Mais après tout il n'y aurait eu rien d'extraordinaire à ce que Viterbi se fût converti à l'islamisme et qu'il fût devenu un puissant chef arabe. Nous avons nommé Pietro Paolo Tavera et Lazzaro de Bastia, ..., n'a-t-on pas écrit que Napoléon lui-même, qui devrait être cité au premier rang dans la phalange des Corses qui ont pris part à la conquête africaine, pour avoir voulu donner l'Egypte à la France et fait préparer par un officier d'état-major la conquête d'Alger, Napoléon aurait embrassé lui aussi la religion de Mahomet à laquelle il témoigna toujours beaucoup de sympathie. Ce qui donne un caractère de vraisemblance à la légende touchant Viterbi, c'est qu'il y eut des Corses, comme Montera, qui pendant la campagne africaine abju-

rèrent le christianisme et servirent sous les ordres d'Abd-el-Kader (5).

Ce Montera avait été enlevé dans les premières années du XIX^e siècle par des corsaires algériens sur une plage des environs d'Ajaccio, où son père était magistrat ; il avait alors une dizaine d'années. Montera fut vendu à un marchand d'esclaves d'Alger. Après de nombreuses aventures, il se convertit à l'islamisme et épousa une indigène. Durant la conquête de l'Algérie, il servit dans les troupes d'Abd-el-Kader. Il entra ensuite au service de la France comme officier de spahis et devint plus tard caïd de Sidi-bel-Abbès. C'est dans cette ville qu'il fut tué par un officier français au cours d'un duel survenu à la suite d'une querelle de jeu. Parmi ses descendants on peut citer un Montera Mahiédine, actuellement conseiller général, au titre indigène de Mascara, officier de la Légion d'honneur. Un autre de ses descendants a publié un roman : *Le Frisson de la chair*, très apprécié par la critique.

François-Louis de Bonnemain dit Mustapha, naquit à Bastia en 1817. Arrivé à Alger, peu après la prise de la ville, il s'échappe pour suivre un parti de Hadjoutes qui l'adoptent et lui donnent le nom de Mustapha. Il s'engage dans les gendarmes maures d'Alger en 1836 et fait comme maréchal des logis des spahis l'expédition des Portes de Fer. Chevalier de la Légion d'honneur après la campagne, à l'âge de vingt-deux ans. Sous-lieutenant en 1842. Lieutenant en 1847. Capitaine en 1854. Officier de la Légion d'honneur en 1857. Chef d'escadron en 1863. Mort à la Calle le 13 janvier 1867.

(5) Après sa soumission, Abd-el-Kader devint un grand ami de la France. Dans son palais de Damas, pendant les massacres de Syrie il recueillit et sauva la vie à beaucoup de chrétiens. Devant se rencontrer avec un personnage allemand pendant la guerre de 1870, il se présenta à lui la poitrine chamarrée de décorations françaises.

Mussi d'Ajaccio. — Né à Ajaccio, maréchal des logis aux Spahis, d'une bravoure légendaire il se distingua en Algérie durant les soulèvements qui eurent lieu après la conquête. Connaissant à fond la langue arabe et n'ayant pas son pareil pour se grimer, il fit capturer le chef arabe Si-Lala dont l'influence était très grande. Voici comment il s'y prit. Si-Lala était insaisissable. Mussi demanda au général commandant la colonne mobile l'autorisation de partir à la recherche du rebelle. Habillé en Arabe avec sa barbiche en pointe et monté sur un cheval étique, notre homme s'achemina vers la région en dissidence. En cours de route, il rencontra un ancien collègue des Spahis, Arabe déserteur de l'armée française, qui lui demanda où il allait. Mussi, se disant déserteur lui aussi, lui répondit qu'il cherchait à rallier Si-Lala afin de se venger des Français qui l'avaient méconnu et n'avaient pas récompensé ses services. L'Arabe sans méfiance lui fit connaître le repaire du bandit. Chemin faisant, Mussi tua son compagnon de route d'un coup de pistolet, puis sautant sur le cheval de l'Arabe, il revint en grande diligence prévenir les Français qui purent alors capturer le chef rebelle.

Un Caïd corse. — En 1864, les Flittas, tribu arabe du Sud-Oranais, se révoltèrent. Le général Rose, commandant la colonne mobile, partit de Tiaret et les vainquit. Il leur prit six mille bêtes à cornes et trois cents moukères (femmes). Elles étaient toutes porteuses de petits sacs en peau (zani) remplis de farine dont elles nourrissaient leurs petits en la délayant dans un peu d'eau. Le général réunit 20 caïds qui formaient un groupe très pittoresque avec leurs burnous et leurs grands chapeaux. Il leur tint ce petit discours : « Le Kébir des Français (les caïds de se courber jusqu'à terre) est très mécontent de vous. Il ne vous accordera l'aman que si vous capturez le caïd rebelle qui n'a pas encore voulu se soumettre. J'ai dit. Rofissa balec (hors d'ici) ». Ces chefs arabes cassè-

rent une jambe à leur collègue et le firent prisonnier. En passant auprès d'un groupe de soldats corses, l'un des caïds leur adressa la parole pour leur demander dans le dialecte de notre île : « *Site Corsi?* » Stupéfaction des soldats corses qui le pressent de questions. Mais le chef flittas rejoint ses compagnons sans vouloir dévoiler le mystère de son identité. Qui était-il? Mystère. En tout cas un homme aventureux et intelligent qui avait su capter la confiance des Arabes méfiants par nature et était devenu un de leurs chefs.

Un marabout corse. — Vers 1890, dans le Sud Oranais, un sous-officier corse chef de poste fit la connaissance d'un vieux marabout qui, charmé par les manières affables de notre compatriote, l'invita dans sa maison. Après une longue conversation qui prit une tournure intime, l'Arabe, confiant dans la discrétion de son hôte, lui avoua être un Corse, ancien maréchal des logis des chasseurs d'Afrique qui, ayant tué son lieutenant d'un coup de sabre à la suite d'une discussion, se sauva dans le désert où il devint un vénérable. Il avait toujours conservé son uniforme militaire.

La Conquête du Soudan. — La conquête du Soudan a compté aussi des héros corses dont quelques-uns l'ont scellée de leur sang. Ne gardons-nous pas pieusement la mémoire du capitaine Livrelli, une belle intelligence et un officier d'avenir, massacré par les Touaregs avec le lieutenant-colonel Bonnier. Pourrons-nous oublier que le capitaine Piétri fut un collaborateur dévoué du colonel Desbordes et du général Galliéni? Quant à celui-ci, qui devait être un des héros de la grande guerre, il était devenu pour ainsi dire notre compatriote par son mariage avec une charmante demoiselle corse, Mlle Savelli de Speloncatu. Et si le capitaine Gouraud, aujourd'hui gouverneur de Paris, put capturer l'almany Samory qui donnait tant de fil à retordre aux Français, nous ne

devons pas oublier que c'est le capitaine Ristori qui lui a aplani la voie. Passerons-nous sous silence l'explorateur Coppolani, hélas ! massacré en pleine force de l'âge ? Nous ne déposerons pas la plume sans accorder une pensée à ceux qui sont à pied-d'œuvre sur cette vieille terre d'Afrique ainsi que dans nos autres colonies, à tous ces pionniers de la civilisation, officiers et soldats, médecins, colons, explorateurs, missionnaires qui n'ont pas hésité à quitter leurs foyers pour aller affronter un climat meurtrier et des barbares, dans le but si élevé de faire rayonner la gloire française au-delà des mers, d'agrandir et d'embellir un magnifique empire tant jaloué.

Une impératrice corse. — Dans la conquête africaine, le beau sexe n'a pas à être jaloux du sexe fort. Pouvait-il être mieux représenté que par une Impératrice ? Davia Franceschini, née en 1754 à Corbara, près de l'Ile-Rousse, capturée par des pirates, sut plaire à Muley Syl, Empereur du Maroc, qui en fit son épouse.

François SAVELLI.

Paul FRANZINI.



LORETU DE CASINCA**Considérations sur le dépeuplement**

La Corse traverse en ce moment une crise redoutable : elle est menacée de dépopulation. Beaucoup de nos villages ont perdu la moitié de leur effectif et l'on cite tel quartier du Cap Corse où toutes les maisons sont fermées. Là plane un lugubre silence, comme dans les cimetières... Qui aurait cru que cette épée de Damoclès était même suspendue sur la riche Casinca ?

Il y a deux mille ans, il y avait en Corse un courant humain allant de la plaine à la montagne, ce qui explique le peuplement de l'intérieur de l'île, malgré la stérilité de son sol. Aujourd'hui, il y en a un en sens inverse de la montagne à la plaine. Le premier avait pour motif l'insécurité : les pirates du nord de l'Afrique ravageaient nos établissements côtiers ; le second est dans notre esprit aventureux, dans les médiocres satisfactions que nous procure le travail des champs. Nos paysans tournent leurs regards vers Ajaccio ou Bastia ; ils veulent devenir citadins, monter en grade. Il est bien vrai que les Corses se sont expatriés dès qu'ils l'ont pu. Du temps de Sampiero, ils étaient si nombreux à Marseille que le consul génois n'hésita pas à écrire à son gouvernement : « Ici les Corses sont plus nombreux que les Marseillais ». Flaissières, ancien maire de Marseille, n'a-t-il pas dit que : « Marseille est la plus grande ville de la Corse ? »

Un fait est patent : les grands noms se sont faits à l'étranger, c'est là que nos compatriotes ont manifesté au plus haut degré les qualités de la race. C'est dans la France continentale qu'ils sont parvenus, par leur mérite, à être magistrats et professeurs éminents, préfets, admi-

nistrateurs, gouverneurs, généraux, évêques, archevêques, cardinaux, amiraux, maréchaux, princes, rois et Empereur !

On pourrait dire, non sans logique : « Mais alors, il faut s'expatrier ? » Sans doute, quand on se sent l'énergie, « la force d'âme », aurait écrit Rousseau, pour parcourir brillamment une carrière ; mais, dans le cas contraire, il vaut mieux rester en Corse. J'espère n'être pas contredit en affirmant que le métier d'agriculteur est aussi honorable et plus lucratif parce que tout se vend à des prix rémunérateurs. S'expatrier, faire fortune et revenir au pays le plus tôt possible, voilà le but de tout bon Corse !

*
* *

Examinons de près la question de l'exode des populations vers les villes, le continent et les colonies :

Une dame me dit : « Je n'ai qu'un petit logement à Toulon, mais j'ai l'eau, le gaz et l'électricité à la maison ».

— Vous ne revenez pas chez vous, disions-nous à un ami qui venait de prendre sa retraite ?

— Vous plaisantez !

— Certes non !

— Vous ne savez rien de ce qui se passe au village ?

— Dites toujours !

— Au village, on fait de la politique, on joue aux cartes, on médit de son semblable, on y souffre la faim et on n'y trouve personne, même en payant, pour remplir votre cruche d'eau. »

Passons à un autre : « Votre village ne compte plus que des vieux ?

— Il y a encore des jeunes filles.

— Les garçons s'en vont ?

— Oui, de bonne heure.

— Pourquoi s'en vont-ils ?

— Pour améliorer leur position sociale ; nous avons des fonctionnaires coloniaux permissionnaires richement habillés, se promenant en auto et dédaignant nos patriciennes, jadis si recherchées ! Le contraste est frappant : la conclusion ne se fait pas attendre : « Allons aux colonies ! »

Nous voici à Nice, avenue de la Victoire : « Bonjour, cher ami ! Quelle heureuse rencontre !

— Je partage ce bonheur ; donnez-moi vite des nouvelles de Bastia.

— La statue de l'Empereur est toujours sur la place Saint-Nicolas.

— Je m'en doutais.

— Elle n'a pas quitté le pays.

— Ne m'accusez pas : je gagnais 400 fr. J'en ai 900 ; j'ai un logement de maître qui me rappelle non sans amertume celui que j'avais au Cimbalo.

— Bon ! restez donc à Nice ; vous nous reviendrez plus tard avec des rentes. »

A Marseille, un professeur me tenait ce langage : « Je suis établi ici pour l'éducation de mes enfants : l'un veut être avocat, l'autre ingénieur et le 3^e premier ministre ; vous comprenez bien ?

— Oui, je comprends ce garçon qui veut être premier ministre ; il a toutes mes sympathies. »

On dit aussi que l'exode provient des attractions des villes. Dans l'ensemble, il y a des cas où cette attraction joue, mais pour la Corse, l'exode des populations revêt un caractère nettement utilitaire. On veut être fonctionnaire et assurer sa vieillesse par une pension.

Combien de fois n'ai-je pas entendu ressasser à mes oreilles : « Un beau costume en Corse, coûte 500 fr. ; à Marseille, 250 ; le reste à l'avenant. Chez nous, tout est à la gêne et l'on veut tout à son aise. Ce sont deux sentiments qui se combattent violemment. Qui décidera de

la victoire? Le bas de laine, suivant qu'il sera plus ou moins garni.

Ainsi la crise de la dépopulation s'aggrave sans cesse : les Costere, le Cap, le Rostinu, Giovellina, Caccia, Vallerustie en seront les premières victimes ; Ajaccio et Bastia atteindront 40 et 50.000 habitants ; Casamozza, Barchetta, Ponte-Novu, Ponte-Leccia, Francardo se peupleront aux dépens des localités voisines.

A la vérité, il y a des hameaux qui avaient leur raison d'être autrefois ; ces raisons n'existent plus aujourd'hui.

On peut faire ce calcul pour Roglianu :

En 1871, il avait 1770 habitants. Un des derniers recensements en a donné 1173, soit une perte de 597 habitants en 47 ans. Dans combien d'années sera-t-il la cité des morts?

Si l'exode continue la date fatale arrivera en l'an de

$$47 \times 1173$$

grâce 2010. En effet : $\frac{597}{597} = 92$ ans.

Que l'exode soit néfaste à certaines localités où l'on vit de privations, cela est dans l'ordre des choses, mais non pour la Casinca fertile, par exemple, où la terre nourrit son homme.

*
* *

Plus grave est l'exode vers les colonies et les terres étrangères. Plusieurs milliers de nos compatriotes sont définitivement établis dans le nord de l'Afrique et au Maroc. Il y en a presque autant à Madagascar et en Indo-Chine. Nombreux sont ceux qui sont établis aux Antilles, au Mexique, au Vénézuéla. Ce sont les déracinés. La Corse ne les verra peut-être plus ; son souvenir s'éteint : « La patrie, disent-ils, est là où l'on est bien ». Eh ! non : la patrie est là où l'on est né, là où l'on a enterré son père. La nôtre est la Corse où, à tout prendre, on est

mieux qu'ailleurs. Autrefois, on avait un but en s'expatriant : faire fortune et revenir au pays pour y construire de belles demeures, témoins les villas princières parsemées comme des paillettes d'or dans les villages du Cap Corse ; aujourd'hui, ce sentiment ne nous guide plus ; un égoïsme féroce l'a supplanté. Or voici ce qui arrive : à la deuxième génération, les enfants de ces déracinés se sont abâtardis : ils sont confondus avec le reste du monde, ils ont perdu les forces vivifiantes qu'ils tiraient de la « terre qui produit des hommes » selon l'expression de Clemenceau. Ainsi la Corse est vengée de ses fils ingrats. Remarquons que la France a assez de possessions lointaines pour employer tous les Corses, hommes et femmes.

Là précisément est le danger.

Il reste à savoir si nos compatriotes vont devenir des pionniers de civilisation lointaine aux dépens de leur propre patrie.

Écoutons Pierre Loti : « Le cimetière de Saïgon est encombré de mausolées comme ceux des grandes villes de France : ce sont les tombes de nos enfants, etc. ». « Saïgon, chaleur de chaudière, mortelle pour l'Européen. Et toujours un soleil à pic, 365 jours de l'année sans que la nuit porte avec elle un soulagement réel aux souffrances du climat ».

Et combien de colons ont été victimes de ce climat, du vomito negro, de la bilieuse hématurique, de la dysenterie et des autres maladies coloniales ?

*
* *

Toutes les fois que vous en aurez l'occasion, ne manquez pas d'interroger les coloniaux : « Quel est le plus beau pays que vous avez vu ? »

— Ceylan ! répond l'un vivement, Quito dit un autre, « où sous l'équateur à 3000 mètres d'altitude, on jouit d'un printemps perpétuel ». Un troisième n'est pas du

même avis : « Le plus beau pays que j'ai vu, c'est la Corse. Elle jouit de tous les climats et ses fruits sont excellents ». M. Ambrosi n'a-t-il pas écrit que les Anciens ne savaient plus où était le Paradis terrestre : « Eh bien, ajoutait-il, ce paradis était en Corse ».

A la bonne heure ! voilà qui s'appelle bien parler et bien écrire ! Répétons-le : que nos compatriotes abandonnent certaines parties de la Corse, réellement trop pauvres, nous ne le leur reprocherons pas, mais non la Casinca, la Régina de nos anciennes pièves. Peut-être M. Ambrosi, en découvrant son paradis, a-t-il songé à cette Regina et qu'il en a été ensorcelé. Où trouver de plus frais ombrages, des eaux plus fraîches et plus abondantes qu'à Loretu ?

*
* *

Pour endiguer la dépopulation des campagnes, on a proposé divers moyens qui ne sont même pas des palliatifs. Le meilleur serait de créer un centre d'études pour réunir et coordonner toutes les recherches. Les villes ne sont pas des lieux de délices et comme l'enseigne un diction de chez nous :

Bastia, Bastia
Chi un'ha soldi
Un ci stia !

C'est le refrain de toutes les villes ; aucune ne donne gratuitement l'hospitalité au voyageur.

Mais s'il y a des hommes fatigués par la monotonie du séjour aux champs, il y en a aussi beaucoup que le bruit des villes, ses plaisirs frelatés et coûteux fatiguent également. J'en connais qui s'établiraient volontiers au village, si on leur épargnait les difficultés d'un premier établissement en leur cédant, par exemple, le logement

gratis pour un an. Bien des familles italiennes seraient heureuses d'accepter cette offre.

Il faut le dire : l'Etat n'est-il pas le premier coupable de la dépopulation des campagnes ? Que les villes se libèrent des habitations malsaines, des vieux quartiers, soit ! Mais que l'Etat leur accorde des milliards pour construire de nouvelles maisons, cela s'appelle favoriser la cité aux dépens de la campagne.

Le problème de l'exode est complexe et peut-être sans issue en ce moment ; la solution interviendra à la suite d'une autre crise économique contraire à celle que nous subissons. Le travail des champs est pénible quand on n'y est pas habitué de bonne heure. Quand on réfléchira que ce même travail est un facteur de santé et de longue vie ; que le travailleur trouvera à écouler ses produits avec bénéfice, on le redoutera moins, beaucoup moins. D'ailleurs on a beau récriminer : nous subissons une loi inexorable dont le premier article est celui-ci :

Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.

Un agriculteur d'Oranie disait un jour à l'auteur de ces lignes, en voyant la plaine de la Casinca : « Il y a de l'or en barre, là dedans. — Voire, lui fut-il répondu ; des essais ont été tentés, tous infructueux. — Mes terres cependant ne valent pas les vôtres et je vends bon an, mal an, plus de 500.000 fr. de blé, orge et avoine ; ce que je fais, vous pouvez le faire aussi. C'est la méthode de travail qu'il faut changer ; j'ai des machines qui abattent le travail de 20 hommes. »

Le travail à la bêche ou à la petite charrue, tel qu'on le pratique en Corse, a fait son temps ; il faut industrialiser la production des céréales. En attendant, nos bons agriculteurs devraient semer un peu de blé pour leur usage personnel. Ce serait autant de gagné. Rien que les farines venues du Continent prennent à la Corse plus de 50 millions par an. Si l'île n'avait pas l'argent des rentiers,

des fonctionnaires et des retraités, il n'y aurait plus un sou en Corse !

II

Loretu est un des plus gros bourgs de la Corse : à un *païson* par le nombre des maisons. Pour en avoir autant il faut aller à Luri, Roglianu, Calenzana ou Bastelica. On voit ici les mêmes habitations qu'à Magna, hameau de Roglianu et au Montaggione d'Oletta ; celle de Magna porte la date de sa fondation (810), elle est contemporaine de Charlemagne. On peut diviser les maisons de Loretu en trois groupes : les plus vieilles sont petites avec des fenêtres minuscules ; les portes étaient fermées avec la *stanga* ; le deuxième groupe comprend des maisons plus grandes avec la serrure génoise ; les plus belles sont du 17^e siècle mais n'ont guère de confort ; enfin celles du troisième groupe sont d'une construction élégante avec des contrevents et du confort.

Ce sont ces dernières qu'il faudrait offrir aux estivants. On est ici dans le vif de la question économique : Loretu peut-il devenir un centre touristique et une station d'été ? Sans aucun doute. En voici les raisons : 1° proximité d'une ville, Bastia, de plus de 40.000 habitants ; 2° facilités du transport ; 3° l'horizon ; 4° l'altitude ; 5° les frais ombrages ; 6° l'abondance des eaux ; 7° les ressources.

Certes Piedicroce, Saint-Pierre de Venacu et Vizzavona sont des beaux pays pleins de charmes en été, mais aucun d'eux ne réunit les avantages de Loretu ; aucun d'eux n'a ses ressources. Vizzavona, mise à part, à cause de ses hôtels luxueux, Loretu peut devenir une station estivale de deuxième catégorie, accessible aux bourses moyennes qui sont les plus nombreuses. Il ne manque pour cela que des chambres et de petits logements pro-

pres en quantité suffisante. Avec quelques améliorations dans l'intérieur du village, le résultat est certain.

Il n'y a pas ici à se préoccuper de la crise touristique, la clientèle serait surtout bastiaise. Il faut qu'en y venant « *u foresteru* » ait l'impression qu'il vivra à peu près au même prix qu'à la ville, en dehors du logement et des frais de déplacement.

A Vizzavona, en 1915, les épiciers n'avaient pas augmenté leurs prix ; les frais d'expédition étaient compensés par les remises des passe-debout.

Ce sont les étrangers qui ont fait la fortune de Nice, de Monaco, et de Vizzavona. A l'unanimité, on célèbre Vichy ; on trouve là des hôtels pour toutes les bourses ; là on s'évertue à contenter les clients : « Vendez votre maison, me disait un docteur et allez guérir vos maux d'estomac à Vichy. »

Depuis quelque temps l'enthousiasme des touristes s'est refroidi, non que les sites aient cessé de plaire, mais à cause des mauvaises routes qui fatiguent le voyageur par des soubresauts continuels et par « les coups de fusil » de certains hôteliers.

Voici à titre de curiosité deux menus à 14 frs :

Au P. et à E. en 1929 : Sardines ; un œuf à la coque ; un plat de haricots ; fromage.

Au Casino d'Ajaccio. Menu du 21 août 1929 : Potage ; langouste mayonnaise ; perdreaux ; haricots au beurre ; salade ; entremets ; fruits.

Il serait inutile de faire des commentaires ! On pourrait seulement se demander si le Casino d'Ajaccio travaille pour les beaux yeux de ses clients ? Il est bien vrai que, depuis, il a fait banqueroute.

La question du séjour d'été à Loretu devrait être constamment présente à l'esprit de ses habitants parce que là est son avenir économique, sa transformation en village coquet, pittoresque et prospère. Quand l'hôtellerie mar-

che, tout marche : les bouchers vendent leur viande, les boulangers leur pain, les jardiniers leurs légumes, les vignerons leurs vins, les épiciers leur sucre et les chauffeurs triomphent sur toute la ligne !

III

On n'envisage ici la question touristique qu'au point de vue des ressources complémentaires, car il faut se garder de compter sur elles seules pour faire vivre une population. Loretu a d'autres ressources. L'élevage, d'abord, constitue un appoint considérable aux produits de la plaine et de la montagne, qui s'y trouvent.

En 1892, un professeur de Toulouse visitait la Casinca et Vescovatu : « J'ai vu, nous dit-il, Loretu et ses environs ; si j'étais du pays, je me ferais des rentes avec les reines-claude et les pommes reinettes ; je serais courtier en fruits. Une partie de mes reines-claude serait transformée en eaux-de-vie parfumées supérieures à celles du vin ; les autres fruits préparés sur place seraient envoyés à Agen pour la vente : on sait que cette ville se fait un revenu annuel de 8 à 10 millions. »

Quant aux pommes reinettes, la place de Marseille suffirait. Mais il y a autre chose. Est-il vrai qu'un marchand ait réalisé 5.000 fr. de bénéfice en une semaine en revendant des haricots de Loretu ?

Ce sont là des indications précieuses pour quiconque voudra nouer des transactions commerciales. Un noyer ne se vend-il pas 2.000 francs ? Celui qui plante des noyers, des pruniers et des pommiers fait la fortune de ses enfants et la richesse d'un village.

Et il convient aussi de prendre la défense des châtaigniers ? N'est-ce pas grâce à eux que furent évités les terribles incendies de 1927 ? N'est-ce pas grâce à eux et à

la forêt du Sant'Angelu que descendent des sommets des sources si abondantes?

On se plaint déjà du faible débit des fontaines construites à grands frais sur les routes ; elles finiront par se tarir complètement si nos montagnes se déboisent. On connaît le rôle des forêts : elles fixent les nuages qui donnent la pluie bienfaisante, préservent du ravinement, emmagasinent les eaux et font l'office de filtres et de régulateurs incomparables. Ce sont les arbres et les plantes qui, sous l'influence des rayons solaires, dégagent de l'oxygène, lequel transformera le sang veineux en sang artériel. On dit vrai quand on affirme que l'air n'est réellement pur qu'au milieu des bois, parce que là l'action chimique de l'oxygène produit son plein effet.

Pourquoi le Golu a-t-il eu si souvent de graves inondations ? Parce qu'il parcourt des régions déboisées. Quelle désolation que ces immenses étendues de terres nues de Ponte-Leccia au Niolu.

Le châtaignier est le plus grand ami de l'homme, son père nourricier. Sans lui, la vie serait impossible dans nos montagnes. A lui seul, il en forme l'ornement et la richesse. La nature semble avoir prévu les besoins de l'homme. A chaque climat, ses fruits ; la farine de châtaignes constitue une excellente nourriture en hiver parce qu'elle contient du sucre, c'est-à-dire des calories.

Quand des hommes, bien intentionnés sans doute, parlent de paix et de fraternité universelles, celui qui s'est pénétré, non d'aimables fictions, mais des enseignements de l'histoire, reste perplexe et presque sceptique. Certes, on peut objecter qu'il faut quelque compétence pour parler en connaissance de cause de la coupe des châtaigniers, mais on est à l'abri de toute critique quand on affirme que les châtaigniers ont sauvé nos aïeux de la famine, au temps de Sampiero, de Gaffori, de Paoli et pendant la grande guerre. Que la mer soit fermée trente jours seule-

ment et la Corse, dépourvue de céréales, serait affamée. Mieux vaudrait alors avoir une caisse de châtaignes sèches que vingt billets de 1.000.

On a écrit que la Corse est affligée de cinq fléaux : la politique, le charbonnage, le libecciu, les incendies et la coupe des châtaigniers. De ces fléaux quel est le plus redoutable ? C'est, à nos yeux, la destruction des châtaigniers. Espérons que la maladie de l'encre ne viendra pas leur donner le coup de grâce, car ce jour-là, il faudrait vraiment songer à « boucler ses malles ».

L'élevage a fait ses preuves ; certains porchers sont devenus demi-riches : l'un a acheté une maison entourée d'une vaste propriété : coût 58.000 francs, elle vaut 100.000 fr. Un berger d'Ascu a fait le même achat dans les mêmes conditions. Ils sont légion ceux qui ont amélioré leur condition sociale depuis quinze ans. La guerre de 1914 a bouleversé la société jusque dans ses assises ; elle a remplacé l'ancien état par un nouveau, en plaçant le travail à la base. La propriété s'en va ainsi à ceux qui ont soin d'elle. Elle est une charge pour les autres.

*
* *

Ce qui frappe le voyageur en arrivant à Loretu c'est le nombre et l'abondance des sources ; il en trouve partout : le Caracutu, les Purcili, la Nivera, Tinturaggiu, Merdancia et notamment la Borbogliola, le Fontanone et le Murmoriu. Ces dernières ont besoin d'être alimentées par un lac souterrain. Précisons : le Prunelli, par exemple, surgit du lac de Vitelaca situé au pied du Renosu ; la surface du lac peut être évaluée à 5 fois celle de la place de Loretu. Or, le Prunelli n'a pas plus d'eau que le Fontanone. Le Fium'orbu est dans le même cas. Il faut donc que le réservoir qui alimente les sources de Loretu soit immense, sinon le débit ne serait pas aussi constant.

Quand M. Muller fut chargé de capter la source du

Murmoriu, son attention fut attirée par une quantité de sable fin et poli. Il commanda immédiatement du ciment pour boucher l'orifice suspect. Il s'imaginait être en présence de la grande masse d'eau souterraine qui allait se précipiter dans le ravin par milliers de mètres cubes. A notre avis, il pouvait être tranquille : le lac en question n'est pas au Murmoriu, mais à Piedaneda. Tirons une ligne droite du Fontanone au centre de la forêt du Santu Angelu ; une autre ligne du Murmoriu, suivant le ravin, coupera la première au point A ; la 3^e de la Barbagliola la coupera au point B. Ce serait donc entre les points A et B que se trouverait le lac, c'est-à-dire à Piedaneda. En effet, Piedaneda est le plateau où se concentrent toutes les eaux des pluies et des neiges de la montagne. Ces eaux sont facilement absorbées par les schistes lustrés ou par les cipolins.

Si l'on pouvait parvenir jusqu'au bord de l'immense réservoir, on découvrirait peut-être une des merveilles du monde : qui sait les grottes profondes, les dômes vertigineux creusés par les eaux depuis des milliers de siècles ?

En résumé, Loretu a de l'avenir par ses ressources, ses eaux, son altitude, ses frais ombrages. Le problème consiste à mettre le tout en valeur et à éviter le dépeuplement. Il faut donc y penser et agir au plus vite.

D. FUMAROLI.



BIBLIOGRAPHIE

Histoire de l'Eglise corse. — Nous avons reçu le troisième volume de l'histoire de l'Eglise en Corse, entreprise par M. le chanoine Casanova, curé-doyen de Zicavu, à qui les deux premiers volumes ont valu le grade de Docteur ès-lettres. Il faut admirer le labeur forcené de l'auteur. Dans ce volume de 478 pages in-8°, il a réuni la plupart des documents intéressant le clergé corse à cette époque et pour cela dépouillé un nombre considérable de dossiers aux Archives communales, départementales et nationales. C'est donc le résultat d'un travail de vingt ans qu'il donne à ses compatriotes, travail auquel il pensait déjà lors de son séjour en Perse et auquel nous l'avions encouragé dès le début, quand il nous en fit part. Depuis lors, il le poursuit avec une ténacité digne d'éloges.

M. le chanoine Casanova n'a pas voulu publier un ouvrage dont le récit personnel, appuyé sur des documents, aurait été plus ou moins littéraire. Il a pensé, et nous l'en remercions, que les historiens corses avaient plus encore besoin de documents que de récit. Il les a donc livrés à notre curiosité et à notre analyse. D'autres pourront lui reprocher de ne les avoir pas fondus dans son exposé et d'en avoir encombré la narration. Nous ne les imiterons pas, heureux, pour notre part, que le fruit de tant de travail ait été donné en partage à tous les confrères de l'auteur.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du clergé corse, et à notre histoire tout court, trouveront en effet dans ce gros volume un état de l'administration royale en Corse après 1769 et particulièrement un état du monde ecclésiastique ; une analyse des différentes assemblées de nos états provinciaux de 1770 à 1785 ; une histoire des rapports de l'administration royale avec les Corses et des difficultés françaises au début de l'occupation ; enfin une vue d'ensemble sur le relèvement économique de la Corse, dont M. Louis Villat avait déjà fait dans ses thèses de doctorat un brillant tableau, et sur le relèvement moral auquel le clergé fut invité à participer intimement. Le chapitre XXII englobe à la fois la biographie de plusieurs personnages de l'église corse, à la fin du XVIII^e siècle, tels que le cardinal Fesch, une étude sur les principaux ordres réguliers, capucins, observantins, réformés, servites et franciscains. Le XXIII^e est consacré à l'examen démographique de la population corse, de ses maux, de sa civilisation, et le XXIV^e à la bibliographie des auteurs qui se sont occupés de la Corse. Le XXV^e et dernier est intitulé : « Les Saints corses » ; c'est dire que l'auteur a tenu à nous faire connaître les noms de ceux qui, dans ce clergé, ont mérité la canonisation ou la béatification, depuis saint Parthée, sainte Restitude, sainte Dévote, sainte Julie, saint Florent, etc., jusqu'au père Albini, dont la béatification date de 1915, en passant par le franciscain François de Maleficis, mort en 1290, dont le père François-Marie Paolini, postulateur général à Rome, nous a conté la vie.

Ce rapide résumé ne donne qu'une idée imparfaite de l'ouvrage du chanoine Casanova. C'est une véritable encyclopédie de la période antérévolutionnaire, terminée par une utile table des noms propres et des matières, et illustrée par de nombreuses reproductions de gravures anciennes. En somme ce livre deviendra un précieux instrument de travail que tout historien de la Corse devra connaître et posséder. Cela lui sera facile puisque le prix en a été trop modestement fixé à 20 francs.

Situation économique de la Corse. — Nous n'avons connu qu'assez tard la communication que M. Albitreccia, professeur d'histoire et de géographie au lycée Henri IV, a faite en avril dernier à l'Association des Géographes français, à Paris (1).

Cette mise au point est faite par un universitaire de talent qui a l'habitude des synthèses scientifiques ; faut-il ajouter qu'on la lit avec un réel intérêt ? Elle débute par un aperçu des fondements de l'ancienne économie corse, basé sur deux principes : le rôle répulsif des côtes et le caractère montagnard des habitants. Le gouvernement français s'est efforcé de relever l'économie du pays. Mais s'il a développé les routes nationales les moins intéressantes pour la vie agricole, il a négligé un peu les routes vicinales, puisque quelques douzaines de hameaux sont encore dépourvus de moyens convenables de communication. M. Albitreccia a raison d'indiquer les difficultés de la construction des chemins de fer ; il aurait pu ajouter que la voie ferrée, établie loin des centres, dans les vallées basses et dépeuplées ne rend pas les services qu'on pourrait en attendre. Les services de paquebots sont exactement étudiés. On ne saurait mieux dire que lui au sujet du paquebot « Ile-de-Beauté ». « La Nantaise » avait été une tentative heureuse contre un monopole ; elle ne fut pas soutenue par ceux-là mêmes qui protestaient contre la tyrannie de Fraissinet, c'est-à-dire par les gros négociants. Aujourd'hui, il est permis d'écrire comme notre confrère : « On peut considérer la Corse comme suffisamment équipée en moyens de transports. L'isolement a pris fin ; il ne pourra être question que d'améliorations de détail ». Ses remarques sur l'assainissement, sur l'amélioration de la production agricole sont précises. Elles seraient complètes si l'on y trouvait quelques mots sur la nécessité du reboisement. Nous souscrivons à cette conclusion : « On ne peut donc pas dire que les pouvoirs publics se sont désintéressés des problèmes insulaires. Dans le domaine de la circulation comme dans celui de la production on a doté la Corse de l'équipement nécessaire pour moderniser son ancienne économie. Comment cette modernisation a-t-elle réussi ? ».

M. Albitreccia y répond dans son troisième paragraphe par des considérations sur la crise sociale et économique. Il note

(1) Bulletin de l'Association des Géographes français, n° 68, Paris, 1933.

d'abord justement l'indifférence des habitants pour les caisses régionales de crédit agricole, preuve d'un individualisme persistant, il déplore l'état stationnaire de notre démographie, aggravé par l'émigration, il signale le recul de la production, la crise de l'olivier, celle du cédratier, les maladies des arbres fruitiers. Nous lui ferons observer cependant que la pénurie de la main-d'œuvre est fortement atténuée depuis deux ans par l'immigration italienne, que les bons vins à forte teneur alcoolique s'exportent toujours et que l'abandon de la vie pastorale à des causes multiples que le beau livre de M. Natali : **« Parmi le thym et la rosée »** a mis excellemment en relief.

M. Albitreccia analyse le déficit de notre balance commerciale : 208 millions d'importation contre 102 d'exportation. Cela tient, dit-il, à ce que les besoins et les désirs de la population s'étendent, tandis que les sources de vie disparaissent. Et il note que les dépenses de luxe (tabacs, appareils de T.S.F. etc.) contribuent en partie à ce déficit. Cela est fort juste. Juste aussi de remarquer que la vie est plus chère en Corse qu'à Paris et que l'attrait des dépenses superflues entraîne une sous-alimentation qui devient la véritable cause de la tuberculose. Sa critique du tourisme actuel qu'il qualifie de « tourisme ambulante » est fondée. Le déplacement des voyageurs tel qu'il est organisé ne rapporte pas grand profit au pays. Il faudrait laisser le touriste circuler librement à l'intérieur. Bref, le déficit commercial n'est comblé que par les pensions, les retraites, les traitements, les allocations, etc. M. Albitreccia y ajoute les « revenus » électoraux ; il trouve que ces ressources sont éphémères, intermittentes, donc susceptibles de disparaître, et il conclut : « Tout ce qu'on peut raconter de romanesque sur la Corse cache la fin d'une économie qui fut primitive sans doute, mais qui, au moins, pouvait nourrir la population de l'île. Développée selon ses tendances naturelles, elle aurait dû permettre l'exportation des suppléments de fruits, de légumes, de produits d'élevage. Elle n'a pu résister à un trop brusque contact avec le monde extérieur... On a trop compté sur les secours extérieurs pour relever le pays. On n'a pas assez tenu compte des indications de l'économie première... La Corse vit en plein déséquilibre économique et social. »

Que M. Albitreccia me permette de ne pas partager son pessimisme. L'économie de la Corse, sous l'influence du dehors, s'est transformée, d'accord. Il eût été dommage qu'elle restât figée dans le passé. Pouvait-elle se transformer autrement, c'est douteux. La Corse est une île et les transports par mer coûtent cher. Les marchandises arrivent donc sur le continent grevées de frais élevés ; elles concurrencent difficilement les produits similaires de ce même continent. Aussi les Corses renoncent-ils à exporter, donc à produire. Sont-ils pour cela pauvres et misérables.. Nous ne le croyons pas. M. Albitreccia lui-même indique que les articles de luxe ont une réelle vogue en Corse, que le prix des denrées alimentaires y est élevé. Un directeur de banque nous affirmait que les fortunes y étaient nombreuses. Quand une œuvre nationale fait appel à la charité publique, notre île se distingue par sa générosité. N'a-t-elle

pas été la première par le montant de ses dons, lors de la vente du dernier timbre antituberculeux ? En réalité toute l'économie de la Corse est en voie de transformation. L'ancienne économie dépérit lentement, malgré tous nos regrets, malgré tous les efforts tentés pour la conserver. Elle subit la loi qui pèse sur les pays montagneux et pauvres, qui entrent en contact avec les pays riches. Elle s'adapte et cherche le rendement le meilleur et le plus approprié aux circonstances actuelles. Il semble bien que ce rendement ne viendra pas de l'industrie ; celui de l'agriculture restera modeste et limité à certains produits, consommés sur place par les Corses eux-mêmes ou par les touristes. En définitive la Corse tend à devenir un pays de refuge pour retraités, un séjour idéal d'été sur la montagne, d'hiver dans les cités au bord de la mer, un sanatorium pour fonctionnaires corses débilités et leur famille, un centre d'excursions pour les amateurs de la nature. Modifions donc la phrase finale de M. Albitreccia et disons : « La Corse vit en pleine évolution économique et sociale ».

Les chansons de Cynros. — De tous les livres qui ont été publiés dans ces dernières années sur la Corse, il n'en est pas beaucoup qui aient la belle présentation de celui que M. X. Tomasi, compositeur de talent, a consacré à notre folklore insulaire. Grand format, beau papier de luxe, couverture joliment illustrée par un dessin de Marcel Poggioli, texte orné de nombreux dessins et reproductions de tableaux, etc. C'est en somme un vêtement de gala pour cette « anthologie de la chanson populaire de l'île de Corse » qui fait honneur à celui qui l'a conçue (2). Une préface de M. P. Arrighi présente l'œuvre en ces termes : « Trois volontés y ont collaboré avec autant de cœur que d'art : un musicien érudit et passionné de son île ; un peintre au talent lumineux, vigoureux et sûr, dont les compositions sont la transposition plastique de ces chants ; un éditeur artiste qui a voulu et su réaliser pour cette œuvre une présentation digne de son sujet ».

M. X. Tomasi, dans son introduction, a indiqué son but : « Rechercher les textes d'abord, leur situation musicale ensuite, et pour cela opérer comme le photographe sur son sujet, c'est-à-dire se transporter dans les lieux mêmes, où il fallait cueillir la fleur anonyme, visiter le village où telle et telle production était en vogue, la faire chanter pour la reproduire sur le vif ». La méthode était donc excellente.

« Le génie poétique des Corses, écrit M. Tomasi, est naturel ; leur poésie jaillit directement au contact permanent avec la nature, les préparant à jeter l'inspiration de fortes pensées dans le moule presque toujours uniforme des couplets de six vers. Ces strophes sont proches parentes de la poésie italienne qu'elles imitent volontiers. Il nous semble que chantées en dialecte, elles ont dû être viciées et corrompues

(2) 172 pages. Detaille, éditeur, 77, La Canebière, Marseille.
Prix : 50 francs.

« par l'idiome génois et, de ce fait, sensiblement rapprochées
 « de la langue italienne ; mais la langue primitive, le latin, a
 « laissé des traces profondes... Nous pouvons affirmer que la
 « musique corse remonte à la plus haute antiquité. Cette mé-
 « lopée de points d'orgues est uniquement mélodique et mono-
 « syllabique ; l'accent prosodique seul fixe les durées des
 « tons, ce qui la révèle fortement reliée au passé, par la
 « persistance de sa forme homophonique, de certains modes
 « anciens. En définitive, l'auteur estime que la mélodie corse
 « pourrait se classer en trois genres : le **systallique**, inspirant
 « des passions tendres ou affectueuses et servant aux poésies
 « amoureuses (regrets, plaintes et élégies) ; le **diastallique**,
 « propre à épanouir, en excitant la joie ou le courage, les
 « grands sentiments (chants de guerre, sujets héroïques) ;
 « le **euchastique**, tenant un juste milieu entre les deux autres
 « et devant ramener l'âme à l'état tranquille. ».

Il y a donc en Corse autre chose que les **voceri** et **lamenti**. La chanson corse peut se diviser en deux grandes parties :

La première renfermant les chansons de la vie et de la joie,

La seconde composée des chants de tristesse et de mort.

M. Tomasi s'est donné la peine de rechercher le texte des chansons de chaque catégorie et d'en relever la notation musicale. L'œuvre est énorme. Il fallait qu'elle fût faite. Elle rendra de grands services aux folkloristes de l'avenir, et nous souhaitons avec l'auteur, qui a fait ici la preuve de sa science musicale, que la chanson populaire de Corse obtienne les sympathies de tous nos compatriotes.

Le Bastion de France. — Le professeur Filippi, adjoint au maire d'Alger, n'abandonne pas la tâche qu'il s'est imposée : ressusciter le souvenir de notre compatriote Sanson Napollon (Napoleon) qui releva le Bastion de France et se fit tuer au service de Louis XIII. La Revue, qui a pris pour titre le nom même de la citadelle que Sanson défendait, nous tient au courant de ses efforts et de ceux de son comité. Le numéro du 15 décembre 1933 raconte la cérémonie commémorative du tricentenaire de la mort de Napollon, célébrée à la Calle le 5 juin 1933, sous la présidence du sous-préfet de Bône, représentant le gouverneur général de l'Algérie. Le docteur Filippi y lut un éloge rédigé par le général Weygand, qui avait été retenu ailleurs, à la mémoire du héros « qui rêva de donner
 « la côte algérienne à la France, en s'appuyant sur les masses
 « indigènes, politique pratiquée trois cents ans plus tard par
 « le maréchal Lyautey ». Parmi les nombreux discours officiels prononcés à cette occasion, relevons le passage de celui du président Filippi, où la mort du précurseur des conquérants français au XIX^e siècle est dramatiquement contée :
 « Cette nuit, déclare son lieutenant d'Arbonnet, avait com-
 « mencé comme une belle soirée de fiançailles. En effet le
 « petit vaisseau « Le Dragon » était venu de Corse, amenant
 « des recrues de l'île natale ; il apportait aussi des outres rem-
 « plies de bon vin du cap Corse. Nous allâmes souper à bord
 « du « Dragon » et jamais je ne vis Sanson plus joyeux. Il
 « nous invitait à lever nos coupes et à faire brindisi avec lui,

« en l'honneur de Tabarka, qu'il appelait sa belle, sa douce fiancée. Il avait hâte de courir vers elle, comme pour un rendez-vous d'amour. En vain, d'Arbousset lui représenta que Tabarka était jalousement gardée par les Génois et que, deux fois déjà, Sanson avait tenté inutilement de l'enlever. Sanson promit à d'Arbousset qu'il reviendrait le chercher si l'affaire était trop dure. Puis il vida sa dernière coupe et s'embarqua avec douze hommes seulement. Il croyait trouver Tabarka endormie, mais cinquante arquebuses génoises étaient embusquées dans l'ombre. Un feu de salve abattit la petite troupe et Sanson tomba mortellement frappé à la tête, à la cuisse, et aux bras. Les Génois lui coupèrent la tête et la clouèrent sur le portail de leur forteresse, puis ils jetèrent son corps à la mer. Le fidèle lieutenant de Sanson rend à son chef ce glorieux hommage qui ressemble à un vers cornélien : « Il a cherché la mort par son trop de courage » (10 mai 1633).

« Nul homme n'était de force à recueillir son lourd héritage... Le 13 décembre 1637, Ali Piccinino, capitaine-général des galères d'Alger, s'empara du Bastion et s'acharna à le détruire. Il emmena à Alger 317 soldats corses qui finirent leur misérable existence dans les bagnes et sur les galères. »

Ajoutons pour nos lecteurs que, grâce à une subvention du gouvernement algérien, la place de la citadelle, l'église, le puits, l'ossuaire (où se trouvent encore quantité d'ossements), la plateforme de la citadelle, ont été dégagés. Les ruines vénérables du Bastion, classées comme monument historique, demeureront, sans nul doute, grâce à M. Filippi, que l'on doit hautement féliciter de son patriotisme, un lieu de pèlerinage pour les Corses, à un titre plus légitime certainement que les ruines romaines de l'Afrique du nord.

Un régiment d'infanterie corse. — Notre collaborateur M. le général Colonna de Giovellina a publié, dans le **Carnet de la Sabretache**, revue d'histoire militaire rétrospective (4^e série, sept.-oct. 1933) (3), un article documentaire sur le régiment corse qui porta d'abord le nom de Buttafoco (1769-1772), puis celui de Provincial (1772-1791). Les deux ordonnances royales qui le créèrent sont reproduites in-extenso. Elles indiquent que le 1^{er} en date, celui de Buttafoco, ne comprenait qu'un bataillon à 9 compagnies, et le second, deux bataillons à 8 compagnies chacun. Ce corps était une sorte de maréchaussée spéciale à la Corse. Mais en 1791, attaqué par les partisans du régime révolutionnaire, il fut dissous par décret de l'Assemblée Constituante. Pendant son existence de dix-neuf ans, il avait aidé à garantir la sécurité et le bon ordre insulaires.

Le Cardinal Viale-Preà. — Le **Lariclu**, dirigé par Carulu Giovoni (4), vient de consacrer (dans ses numéros 21, 22, 23,

(3) 27, rue Jean-Goujon, Paris (8^e).

(4) 157, avenue de la Capelette, Marseille.

25), à cet éminent prélat corse du XIX^e siècle une étude signée Don Gal, moine bénédictin, dont voici la conclusion : « En « diverses circonstances de cette période agitée (XIX^e siècle), « il montra tant d'habileté, de fidélité et de prudence, tant « d'infatigable zèle pour l'Eglise, qu'il s'est assuré à jamais « la gratitude du Saint Siège et acquis l'estime universelle. » (Eloge du cardinal par le pape Pie IX au Consistoire du 15 mars 1853).

Corse touristique (5). — Son dernier numéro de février 1934 contient la reproduction de l'excellente conférence sur la géographie de la Corse de Mgr Rodié, prélat actif autant que savant éclectique et la continuation de l'étude de M. Emile Franceschini sur l'affaire retentissante de Luc-Antoine Vitebi, au commencement du XIX^e siècle. Avons-nous besoin d'ajouter, pour nos lecteurs qui connaissent bien la méthode de travail de M. Franceschini, que l'histoire en a été complètement renouvelée par des documents d'archives.

Art et Médecine. — Nous signalions dans le numéro de novembre 1933 de cette luxueuse publication (6) les trois articles relatifs à la Corse. Abel Bonnard, récemment élu à l'Académie française, nous donne, dans le premier, ses impressions de voyage dans l'île ; Paul Morand, sous le titre de : « A la voile », nous conte sa promenade par mer le long des côtes insulaires ; André Thérive enfin fait un éloge littéraire de la Corse et de ses habitants. La Direction (3) mérite nos remerciements pour sa propagande amicale et touristique en faveur de notre petite patrie et pour les belles héliogravures sur les paysages insulaires, dont elle a illustré ce numéro.

L'Annu Corsu pour l'année 1934 a paru à la date normale. On aurait pu croire que la disparition du toujours regretté Antoine Bonifacio, l'un des fondateurs, allait retarder cette publication. Mais l'activité des deux directeurs actuels s'est encore accrue. Ils ont voulu prouver que le flambeau tombé des mains de leur confrère avait été recueilli par de dignes collaborateurs. Leur Revue du Cynéisme reste un ouvrage de réelle valeur et de grande portée. Accumuler les preuves de vitalité de la langue corse, en montrer les manifestations multiples en prose et en vers, grouper les œuvres les plus variées des nombreux écrivains insulaires, cela paraîtrait impossible à d'autres qu'à Arrighi et à Leca. Eux y parviennent aisément et inlassablement. Depuis 1923 (onze ans déjà !) ils nous donnent, pour la Noël, leur vivante anthologie. Il nous paraît superflu de rééditer les éloges des années précédentes. Ceux qui connaissent les éditions antérieures seront de notre avis. Les autres n'auront, pour le partager, qu'à se procurer l'**Annu Corsu** de 1934 : ils y trouveront 80 pages en dialecte corse.

(5) 8, cours Grandval, Ajaccio.

(6) Directeur François Debat, 60, rue de Prony, 8 fr.

avec une délicieuse comédie de Carulu Giovoni et un conte débordant de vérité et d'humour écrit par le romancier Dalzeto, ainsi que 60 pages de prose, auxquelles Pierre Dominique et Emile Ripert ont collaboré. Nos compliments aux directeurs qui ont réuni de tels collaborateurs et enrichi notre bibliothèque d'un joli volume (7).

Parmi le thym et la rosée. — Notre collaborateur, M. Natali, a réuni en un beau volume, en y apportant quelques modifications, les articles d'une si haute tenue littéraire qu'il a publiés dans la *Revue de la Corse*, sous le titre ci-dessus, et avec le sous-titre : Chez les Bergers de Coscione. C'est une idée heureuse qui nous permettra de placer, parmi les meilleurs livres sur la Corse, et à côté des *Géorgiques* du même auteur, cette étude exacte de la vie pastorale dans l'île. Nous sommes orfèvre et nous n'en dirons pas le bien que nous en pensons, mais nous reproduirons cette opinion d'un de nos confrères : « Œuvre originale et forte qui vaut, qui mérite de rester pour ce qu'elle contient de poésie et de vérité sur l'heure qui voit mourir le vieux berger corse, celui de la réalité et celui de la légende... un livre qui mérite d'être appelé « Les Bucoliques corses ». (Livrelli dans le *Journal de la Corse*) (8).

In memoriam : Jacques Franceschini. — M. Jules Franceschini, directeur à la préfecture de la Seine, a eu la légitime pensée de réunir dans une brochure quelques extraits des lettres écrites de Corse par son fils Jacques, dont nous avons fait connaître la mort tragique, en juillet dernier, au cours de l'exploration qu'il avait entreprise dans le massif de l'Argentella. Ces extraits prouvent que nous avions jugé exactement ce malheureux jeune homme. Ses notes débordantes de vitalité physique, d'enthousiasme scientifique, d'admiration pour la Corse montrent qu'il aurait fait honneur à notre petite patrie et qu'il serait devenu pour nous un collaborateur précieux. Le 12 juillet, à Calvi, il écrivait sur son carnet de voyage : « La mer est assez houleuse, d'un bleu intense, et est d'une grande profondeur dès le bord du rocher ; à l'ouest, je vois le golfe et la pointe de la Revellata. Tout cela est bien beau...

« Le port, les bateaux et la citadelle d'un côté, le golfe, la plaine et la montagne avec ses pitons et ses neiges, de l'autre, font un tableau magnifique.

« Rentré déjeuner, toujours bon.

« J'embarque dans l'auto de Galeria, seul passager, avec de nombreuses marchandises et nous partons.

« La route est magnifique et serpente d'une façon invraisem-

(7) Petit in-8°, 184 pages illustrées par Bensa, Bouchet, Corbellini, Dionisi. Prix : 8 francs, chez le professeur Arrighi, 67, avenue des Chartreux, Marseille.

(8) Demander l'ouvrage à l'auteur, à Serra di Scopamena (Corse).

blable, suspendue au milieu des rochers et au-dessus de la mer, avec des montagnes déchiquetées juste au-dessus.

« Je me félicite encore d'avoir entrepris ce voyage magnifique et ne regrette qu'une chose : ne pouvoir communiquer à personne ces impressions inoubliables.

« Je ne perds pas un instant pour regarder tout autour de moi.

« A Bocca Seria, nous quittons la mer et la retrouvons peu après, à l'Argentella, avec le soleil couchant.

« Je descends, au grand étonnement de trois ou quatre gens qui habitent ce désert.

« Aussitôt je monte vers l'ancienne usine et m'installe dans un vieux baraquement, dont il ne reste que quatre murs, hauts de 1 m. 50 environ.

« Cette « villa » domine le barrage de l'usine et le lac qui s'est formé derrière et elle est elle-même dominée par un cirque de montagnes (Capo Liceto et de l'Argentella), d'un rouge sang sous les derniers rayons de soleil.

« Je dîne rapidement sur le perron ! à proximité d'un bouquet d'eucalyptus, seul dans cet immense désert, si ce n'est le coassement des innombrables grenouilles qui peuplent le lac.

Tout en établissant mon programme de demain, je jette un dernier coup d'œil circulaire sur toutes ces choses qui m'entourent, et me couche dans mon inséparable sac, la figure tournée vers le ciel qui passe au violet et vers les montagnes dont la crête se découpe maintenant en noir sur lui. »

Hélas ! Le lendemain cette vigueur, cet enthousiasme, cet espoir étaient à jamais anéantis !

NOUVELLES

en quelques lignes

Une catastrophe en Corse. — Dans la première semaine de février, une chute abondante de neige qui se prolongea pendant plusieurs jours, en particulier le 2, et telle que de mémoire de Corse on n'en vit jamais de semblable, ensevelit la plupart des villages de montagnes de notre île. Autour du San Petrone, autour du mont d'Oro, le tapis fut tellement épais que les journaux ont parlé de 3 à 5 mètres de neige. Certaines maisons étaient enfouies jusqu'au toit. Le danger qui en résultait fut aggravé par la formation d'avalanches, mises en branle par une formidable tempête, qui dévalèrent ici et là, mais surtout à Ortiporju, dont plusieurs habitations furent écrasées, même déracinées et entraînées. Trente-sept habitants, des familles entières de huit à neuf personnes périrent. Ce beau village d'été fut plongé dans l'affliction. En même temps un éboulement de pierres et de neiges ensevelit, à la sortie du tunnel de Vizzavona, dans la haute vallée de la Gravona, une maisonnette de cantonnier où s'étaient réfugiées neuf per-

sonnes. Aucune n'échappa à la mort. D'autres personnes qui se rendaient à leurs affaires, surprises par la tempête, expirèrent sur la route, comme ces deux malheureuses femmes qu'on retrouva côte à côte sur le chemin montueux qui conduisait à Monte. Quant aux maisons détruites, aux toits effondrés, aux animaux domestiques écrasés ou étouffés, il est difficile de les dénombrer. Le désastre a été général, immense, douloureux. Ruines et larmes furent le lot de la Corse en ce début de février. Chacun s'ingénia d'ailleurs à secourir les victimes. Spontanément la solidarité corse, française, même humaine. Puisque les émigrés italiens y contribuèrent de leur mieux, s'affirma et s'affirme encore par des souscriptions multiples auprès des Corses émigrés, et par une démarche de nos parlementaires auprès du gouvernement pour obtenir des secours.

La seule souscription du **Marseille-Matin** s'est élevée à 139.000 francs et un projet de crédit de quinze millions a été déposé.

Il y a là une consolation pour tous ceux qui ont été éprouvés. Mais une consolation n'est pas une réparation totale. Les morts ne ressusciteront pas. La catastrophe doit être pour les vivants une leçon, un enseignement. Rendre le mal impossible vaut mieux que le guérir. Pour éviter à l'avenir des malheurs semblables à ceux d'Ortiporiù et de Vizzavona, il faut empêcher les neiges de dévaler les pentes, d'entraîner avec elles les pierres, les terres, les arbres, puis par leur masse d'écraser les maisons étayées sur les versants des montagnes. Il n'en manque pas en Corse. Dans les Alpes les montagnards savent fort bien se prémunir par les plantations de pieux longs et solides sur le passage possible de l'avalanche. Ce sont les clouées. Le massif du Saint Gothard en est couvert. Pour la Corse, les meilleures clouées seraient les arbres. Rien ne serait aussi utile pour enrayer la descente des neiges et des rochers qu'un petit bois qui conserverait en même temps l'eau des sources et répandrait la fraîcheur pendant l'été. Le reboisement de la Corse, aux environs des villages surtout, est de la première utilité. C'est à cela d'abord qu'il faut songer quand des catastrophes comparables à celles de février ravagent notre beau pays.

La démographie insulaire. — Le ministère de l'Intérieur a communiqué la statistique relative aux mouvements de la population française pendant le 3^e trimestre de l'année 1933. Nous y relevons, pour la Corse, les chiffres suivants :

Nombre des mariages pour le 3 ^e trimestre	384 (359 en 1932);
Chiffre des naissances	837 (884 en 1932);
Chiffre des décès	780 (774 en 1932);

Ainsi les naissances ont encore diminué, les décès ont augmenté, et pour toute l'île l'excédent de la natalité a été de 57 unités ; il avait été de 110 en 1932. Comment ne serions-nous pas effrayés par de semblables constatations qui annoncent pour la Corse le plus redoutable des maux : le dépeuplement.

Le T. C. F. en Corse. — La Revue du Touring Club français annonce dans son numéro de février qu'elle organise une « Semaine en Corse » pour la Pentecôte.

« La Corse, île de beauté, patrie de Napoléon, qui n'a rêvé de pouvoir la visiter ? Dans ce magnifique pays se trouvent réunies les merveilles de la nature : la mer et ses golfes superbes, la forêt magnifique aux arbres séculaires, des rochers grandioses aux formes les plus étranges, encadrant des ravins au fond desquels grondent des torrents, des montagnes imposantes aux cimes neigeuses, et enfin le maquis aux senteurs exquises ». La Compagnie Fraissinet et la direction des auto-cars P.-L.-M. ont prêté leur concours. Le « Pascal-Paoli », la plus belle unité de la flotte corse, sera à la disposition des touristes pour y dîner, y coucher et s'y divertir. Les auto-cars transporteront les voyageurs à travers la Corse, sur près de 1.000 kilomètres, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Le départ aura lieu de Marseille le dimanche 20 mai ; le retour s'effectuera le dimanche 27. Le prix du voyage, tous frais compris, sera de 850 francs (1). Quelle belle occasion pour ceux qui ignorent la Corse de la visiter dans des conditions peu coûteuses et de vivre huit jours d'enchantement.

Nécrologie. — Nous apprenons avec un grand regret le décès survenu le 28 février dernier, à Seeaux, de M^{me} Paul Chauvet, qui fut notre collaboratrice et dont nos lecteurs fidèles se rappelleront sans doute l'article savant et littéraire qu'elle publia dans la Revue (2). A sa grande désolation, l'état de sa santé ne lui permit pas de recommencer. Elle avait pour la Corse, qu'elle avait habitée avec M. Chauvet, ancien professeur au lycée de Bastia, une admiration sincère et une amitié fervente. A ce double titre, nous avons voulu rappeler son souvenir et assurer notre excellent confrère, M. Chauvet, de notre sympathie attristée.

(1) Inscription aux bureaux du T. C. F., avenue de la Grande-Armée, 65, Paris, jusqu'au 15 avril.

(2) N° 41.



Le Directeur Gérant,
A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, tonneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographie, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer.

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{re})

vous recevez aussitôt, sans engagement et sans frais
le programme et tous les renseignements

ETABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIERES PREMIERES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Cap Corse
'Damiani'
VRAIE MARQUE

LB

"Cap Corse"

APERITIF

est une création de

L. N. MATTEI

Chevalier de la Légion d'honneur

Commandeur du Mérite Agricole

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un "CAP"

Un "CAP CORSE"

Un "MATTEI"

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge. —

Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 50 ; Arrivée à Solenzara, 11 h. 40.

Train n° 3. — Départ 7 h. 50 ; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 05.

Ces trains partent en même temps, 3 en tête, 9 en queue.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00 ; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 25 ; Arrivée à Solenzara, 19 h. 30.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30 ; Arrivée à Corte, 19 h. 35.

Train maritime 51. — Départ port : 7 h. 15 ; Arrivée à Ajaccio, 12 h. 24. (Les dimanche, lundi et jeudi).

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 50 ; Arrivée à Bastia, 15 h. 00.

Train n° 22. — Départ 13 h. 40; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Départ 15 h. 50; Arrivée à Corte, 19 h. 55.

Train maritime 52. — Départ port 6 h. 30; Arrivée Bastia 11 h. 35. (Les mardi et vendredi en correspondance à Ponte-Leccia avec train 13).

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ajaccio, 10 h. 25.

Train n° 2. — Départ 6 h. 25; Arrivée à Bastia, 9 h. 05.

IV. — AU DÉPART DE SOLENZARA

Train n° 10. — Départ 5 h.; Arrivée à Bastia, 8 h. 59.

Train n° 12. — Départ 13 h. 25; Arrivée à Bastia, 17 h. 53.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 30; Arrivée à Calvi, 12 h. 52.

Train n° 15. — Départ 14 h. 40; Arrivée à Calvi, 17 h. 35.

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 35; Arrivée à Calvi, 21 h. 23.

(Ce train remplace le train 15 les dimanche et mardi).

Train n° 56. — Départ 9 h. 55; Arrivée à Bastia, 11 h. 30.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi et samedi, en correspondance avec le train n° 14.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 30; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 30. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 45; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Été de la Compagnie Fraissinet

Voici le tableau de marche des services d'été qui ont commencé le 1^{er} mars.

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Marseille-Bastia, commercial (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 heures, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 5 h. 45);
Mardi midi, Nice-Ile-Rousse, rapide (mardi 19 h. 15);
Mercredi 15 h. 45, Marseille-Bastia, rapide (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio, commercial (vendredi 5,45);
Vendredi 9 h., Nice-Ajaccio, rapide (vendredi 18 h. 30);
Vendredi 20 h., Toulon-Calvi (samedi 5 h. 15);
Samedi 21 h., Nice-Bastia, rapide (dimanche 6 h.);

CORSE-CONTINENT

Dimanche 23 h., Ile-Rousse-Nice, rapide (lundi 6 h. 15);
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille, rapide (mardi 7 h. 15);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne, commercial (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille, commercial (mercredi 8 heures 15);
Mercredi 21 h., Calvi-Toulon, rapide (jeudi 6 h. 30);
Mercredi 20 h., Ajaccio-Nice, rapide (jeudi 5 h. 30);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commercial (vend. 10,45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice, rapide (samedi 6 h.);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille, rapide (dimanche 7 h. 45).

N. B. — Les dates entre parenthèses indiquent les dates d'arrivée.

Communiqués du P. L. M.

Séjours de longue durée. — Billets d'aller et retour de famille valables 33 jours, pouvant être prolongés 2 fois de 30 jours.

Trois personnes au moins.

Parcours aller et retour de 300 kilomètres et au-dessus.

Réduction de $\left\{ \begin{array}{l} 25 \% \text{ pour la 2}^{\text{e}} \text{ personne} \\ 50 \% \text{ pour la 3}^{\text{e}} \text{ personne} \\ 75 \% \text{ pour la 4}^{\text{e}} \text{ personne et les suivantes} \end{array} \right.$

Réduction supplémentaire pour trajet de plus de 400 km.

Possibilité pour le chef de famille de voyager à demi-tarif entre le lieu de villégiature et le point de départ autant de fois qu'il le désire. Itinéraire différent à l'aller et au retour.

Nouveau service. — A partir du 15 décembre, un train Pullmann mettra Paris en relation avec Lyon en 5 h. 25, avec Nice en 12 h. 25 (au lieu de 13 h. 30 l'an dernier). La vitesse commerciale sera de 88 km. à l'heure.

Les colis-express vont aussi vite que les lettres. — Pour le transport de vos envois urgents, utilisez les colis express, reçus dans toutes les gares, aux guichets des bagages, et dans les principaux bureaux de ville, les colis express sont acheminés par les trains les plus rapides.

Dans les villes où fonctionne un service de factage, les colis express sont, sur simple demande, enlevés à domicile et acheminés sur leur destination sans que vous ayez à vous déranger. De même, si vous le désirez, ils peuvent être livrés, par express, au domicile du destinataire, dans les deux heures après l'arrivée du train.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

Pour les voyages en Corse. — Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3^e classe.

